

## Les Cahiers des dix



# Le compositeur Gilles Tremblay : un artiste croyant et engagé Gilles Tremblay, composer: a committed believer

Marie-Thérèse Lefebvre

Numéro 64, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045789ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045789ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, M.-T. (2010). Le compositeur Gilles Tremblay : un artiste croyant et engagé. *Les Cahiers des dix*, (64), 83–120. <https://doi.org/10.7202/045789ar>

Résumé de l'article

Le compositeur Gilles Tremblay a publié de nombreux textes sur sa démarche créatrice, son esthétique et sa quête spirituelle. Au-delà de ces écrits, nous avons questionné les fondements de cette orientation à travers des documents archivistiques inédits. Sa correspondance avec le Père Paul Vanier, s.j., François Houang, oratorien, et l'essayiste Pierre Vadeboncoeur, révèle sa foi profonde et son engagement citoyen, piliers sur lesquels reposent sa pensée et son œuvre.

# Le compositeur Gilles Tremblay : un artiste croyant et engagé

PAR MARIE-THÉRÈSE LEFEBVRE

La saison artistique québécoise 2009-2010 aura été riche en événements musicaux. Les nombreuses activités autour du compositeur québécois Gilles Tremblay regroupées dans une série « Hommage », initiative de la Société de musique contemporaine du Québec<sup>1</sup>, ont particulièrement retenu l'attention. Son directeur artistique, Walter Boudreau a, en effet, choisi de consacrer cette dernière saison à cet immense compositeur en conviant les intervenants des milieux musical, artistique et intellectuel intéressés à la musique de création, à insérer dans leur programmation une activité mettant en relief la production de ce créateur exceptionnel.

Le résultat a été impressionnant. Outre les œuvres présentées en concert<sup>2</sup>, incluant la création d'un opéra<sup>3</sup> et d'une œuvre pour voix et orchestre<sup>4</sup>, le public a pu participer à une exposition d'œuvres visuelles inspirées de la musique de

- 
1. La première de cette série (saison 2007-2008) a été consacrée au compositeur Claude Vivier (1948-1983). La saison 2011-2012 rendra hommage à Ana Sokolovic (1968).
  2. Pour connaître l'ensemble de ces activités, nous invitons le lecteur à consulter le substantiel programme « Gilles Tremblay 2009-2010 » publié par la SMCQ.
  3. *L'eau qui danse, la pomme qui chante, et l'oiseau qui dit la vérité*, opéra féerie produit par Pauline Vaillancourt, directrice de Chants libres, et créé par Lorraine Vaillancourt, directrice du Nouvel Ensemble Moderne, au Monument national les 19, 20 et 21 novembre 2009.
  4. *L'Origine*, créée par Michèle Losier, mezzo-soprano, et l'Orchestre symphonique de Montréal sous la direction de Kent Nagano, les 15 et 16 février 2010.

Tremblay<sup>5</sup>. Les écoliers du Québec n'ont pas été oubliés : la SMCQ leur a proposé un livre illustré<sup>6</sup>, et le Centre de musique canadienne, un arrangement pour jeunes harmonies scolaires<sup>7</sup>. En avril dernier, l'Assemblée nationale, par la voix de la ministre de la Culture, Christine Saint-Pierre, lui présentait une motion de reconnaissance. La revue *Circuit* lui a consacré son dernier numéro<sup>8</sup>, et la Société québécoise de recherche en musique a organisé une journée Tremblay<sup>9</sup> au cours de laquelle nous avons pu entendre plusieurs témoignages.

Mais qui est Gilles Tremblay ? Pour le lecteur des *Cahiers des Dix*, moins familier peut-être avec le milieu musical contemporain, nous proposons d'abord un résumé biographique. Nous analyserons ensuite les fondements de sa démarche spirituelle à partir de sa correspondance inédite avec le père Paul Vanier, s.j. et de sa rencontre avec le père François Houang, pour y découvrir une pensée artistique qui pivote autour d'un seul axe : Gilles Tremblay est un artiste croyant et engagé. Dans un article précédent<sup>10</sup>, nous avons amorcé cette étude en nous appuyant essentiellement sur les écrits et entrevues du compositeur publiés à partir de 1961. Nous proposons ici une réflexion qui se situe en amont de ces textes afin de saisir l'origine de cette pensée qui émerge durant son passage au collège Brébeuf et qui trouvera son prolongement tant dans ses œuvres musicales que dans son engagement citoyen. Nous terminerons cette incursion dans l'univers esthétique de Gilles Tremblay en évoquant une rencontre émouvante avec un ancien du collège, Pierre Vadeboncoeur.

- 
5. « Autour de Gilles Tremblay », exposition au Centre Pierre-Péladeau accompagnée d'un livret publié par le Regroupement pour la promotion de l'art imprimé (ARPRIM), 2009. Seize artistes ont produit une œuvre visuelle à partir de l'écoute d'une pièce du compositeur.
  6. MARIE DÉCARY (texte) et ÉLISABETH EUDES-PASCAL (illustrations), *Au pays de l'émerveilleux Gilles Tremblay*, Montréal, SMCQ, 2009.
  7. Le CMC du Québec a commandé au compositeur Serge Arcuri une adaptation pour harmonie d'extraits des *Vêpres de la Vierge* de Gilles Tremblay. La première a eu lieu le 20 novembre 2009 lors du Congrès annuel de la FAMEQ.
  8. En coll. « Gilles Tremblay ou le plainchant contemporain », *Circuit*, 20, 3 (2010).
  9. Au cours de cette journée, les participants ont entendu les propos de Walter Boudreau, Sylvain Caron, Sébastien Leblanc-Proulx, Marie-Thérèse Lefebvre, Isabelle Panneton, Vincent Ranallo, François Tousignant. Les actes, incluant un texte de Daniel Turp, seront publiés dans *Les Cahiers de la SQRM*, 12, 1-2 (printemps 2011).
  10. MARIE-THÉRÈSE LEFEBVRE, « Introduction à la pensée esthétique de Gilles Tremblay à travers ses écrits », *Les Cahiers de la SQRM*, *idem*.

## 1 - Résumé biographique

### *Formation*

Né à Arvida le 6 septembre 1932 et l'aîné de cinq enfants, Gilles Tremblay est éduqué à Montréal dès le jeune âge. Après des études primaires à l'école Saint-Pascal-Baylon, il passe trois années au collège Stanislas et l'année de la Versification au collège Brébeuf en 1946-1947. Il termine ses études classiques par des cours privés tout en participant durant quelque temps aux ateliers du frère Jérôme au Collège Notre-Dame. En 1948, il s'inscrit aux cours de piano avec Edmond Trudel, de solfège avec Gabriel Cusson et de contrepoint avec Jocelyne Binet. Il entre au Conservatoire de musique du Québec en 1949. Il assiste aux classes de solfège d'Isabelle Delorme, d'acoustique avec Jean Papineau-Couture, de piano avec Germaine Malépart, de composition de Claude Champagne ainsi qu'aux cours d'histoire de la musique offerts par Jean Vallerand à l'Université de Montréal. Il participe aux cours d'été du Malboro School of Music (Vermont) en 1950, 1951 et 1953. En 1952 il rencontre Edgard Varèse à New York, « une véritable révélation, écrira-t-il plus tard, car j'ai trouvé en Varèse un langage d'une poésie extraordinaire et d'une grande efficacité. »<sup>11</sup> Après l'obtention d'un Premier Prix de piano au Conservatoire, et après avoir collaboré le 1<sup>er</sup> mai 1954 à un concert de musique contemporaine avec Serge Garant et François Morel, il s'embarque sur le paquebot *Liberté* et y croise à nouveau Varèse durant la traversée. Inscrit au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, il suit les classes de piano et d'écriture avec Yvonne Loriod, les fameux cours d'analyse d'Olivier Messiaen, des cours d'ondes Martenot avec Madame Martenot, et des cours de contrepoint avec Andrée Vaurabourg-Honegger à l'École normale de musique. Il fait la connaissance de plusieurs jeunes compositeurs dont Pierre Boulez, Karlheinz Stockhausen et Iannis Xenakis. Il obtient le Premier Prix d'analyse du Conservatoire de Paris, puis s'inscrit aux cours d'été de Darmstadt (1957 et 1960). Le 24 août 1957, il épouse Jacqueline Pinel, peintre et fondatrice en 1965 de l'École Buissonnière (Outremont), une école qui se consacre à l'éveil des jeunes par les arts. De cette union naissent quatre enfants. Une bourse du Conseil des arts du Canada lui permet en 1959 de prolonger son séjour à Paris jusqu'en 1961 durant lequel il fait un stage à l'ORTF et au Groupe de recherches musicales (GRM) sous la direction de Pierre Schaeffer. Son cycle pour piano *Phases et Réseaux* (1954-1956) qu'il considère comme son premier opus est créé à Cologne par Yvonne Loriod.

---

11. « L'art engagé est un détournement », entrevue avec YVON PARÉ, *Le Quotidien* (Chicoutimi), 14 décembre 1979.

Il revient définitivement à Montréal en 1961 et devient membre de la Ligue canadienne de compositeurs.

Bien que nous n'ayons rappelé que l'essentiel de cette formation, ce résumé veut souligner l'étendue du séjour, les principales institutions qu'il a fréquentées, et surtout le nombre de musiciens chevronnés qui ont participé à la formation professionnelle du jeune musicien. En ce sens, il est probablement celui qui a obtenu l'éducation musicale la plus complète parmi les compositeurs québécois de sa génération. Il revient de France avec une excellente connaissance du fonctionnement des organismes de concert parisiens et avec un carnet d'adresse de nombreux musiciens rencontrés durant ce séjour. Il était maintenant prêt à entreprendre une brillante carrière au Québec.

### *Carrière*

Dès son retour, Gilles Tremblay se fait connaître par les cours d'analyse qu'il offre d'abord au Centre d'arts Orford, puis au Conservatoire à Québec avant d'être nommé responsable de la classe d'analyse au Conservatoire à Montréal en 1962 et des cours de composition en 1967, postes qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1997. Ces cours, inspirés de ceux qu'offrait Olivier Messiaen à Paris, ont été novateurs et très formateurs dans la mesure où, à une époque où les avant-gardistes faisaient table rase du passé, le compositeur liait entre elles des œuvres phares de l'histoire de la musique occidentale en établissant des passerelles entre le passé et le présent. Du chant grégorien à la polyphonie de Guillaume de Machaut (sujet de son travail d'analyse à Paris qui lui avait valu un Premier Prix), de Monteverdi à Mozart et à leur prolongation dans les œuvres du XX<sup>e</sup> siècle, Tremblay faisait découvrir un univers où l'histoire ne se présentait pas comme une série de ruptures, mais au contraire, comme une continuité dans la recherche d'une expression personnelle et vivante de la musique. Ces cours ont profondément marqué toute une génération (et même deux ou trois) de compositeurs québécois.

Cette approche se reflète également dans ses œuvres qui, à partir de 1965 et au rythme d'une nouvelle création annuelle (ou presque), ont enrichi le répertoire d'œuvres classiques québécoises<sup>12</sup>. Sans procéder à une analyse de l'ensemble de ce corpus de plus d'une cinquantaine de titres, mentionnons celles

---

12. Voici quelques suggestions d'enregistrements récents accessibles au Centre de musique canadienne ([www.musiccentre.ca](http://www.musiccentre.ca)) :

*Envol*, Centredisques CMCCD 5094 (1994). *Les Vêpres de la Vierge*, Analekta FL 2 3102 (1998). *Ovation, Volume 3*, CBC Records PSCD 2028-5 (2003). *Canadian composers portraits: Gilles Tremblay*, Centredisques CMCCD 9003 (2003). *À quelle heure commence le temps ?*, Atma ACD 22376 (2006). *Composer ?!. 12 portraits*. DVD, SMQC-ÈS ARTS-

qui nous semblent être des « nœuds » dans la production du compositeur et qui lui ont valu plusieurs prix.

\*\*\* *Cantique de durées*, présentée au Domaine musical à Paris le 24 mars 1963, *Souffles (Champs II)*, première œuvre de Tremblay créée par la SMCQ le 21 mars 1967 et *Centre-Élan* pour la sonorisation de Pavillon du Québec durant l'Exposition universelle de Montréal en 1967, lui valent le Prix Calixa-Lavallée de la SSJB en 1968.

\*\*\* On retrouve des traces de son séjour à l'été 1972 en Extrême-Orient (Japon, Corée, Philippines, Chine, Java, Bali, Inde) dans l'œuvre émouvante *Oralleluiants* créée à Toronto le 8 février 1975, dans *Traçantes, auprès, au loin...* et surtout dans *Fleuves*, créée le 3 mai 1977 par l'OSM sous la direction de Serge Garant. Il est nommé « compositeur de l'année » en 1978 et la série « Anthologie de la musique canadienne », produite par Radio-Canada International, lui consacre un coffret en 1983.

\*\*\* Pour souligner le 850<sup>e</sup> anniversaire de l'Abbaye de Sylvanès (France), il compose en 1986 les *Vêpres de la Vierge*, une œuvre exceptionnelle dans le parcours du compositeur, puis *Katadrome (Contrecri)*, créée le 18 octobre 1988. Il devient membre de l'Ordre du Québec et reçoit le Prix du Québec Denise-Pelletier, en 1991.

\*\*\* Après la création le 12 octobre 1992 de l'œuvre *AVEC, wampum symphonique*, soulignant le 350<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Montréal, il est nommé par le ministre français Jack Lang au rang de chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

\*\*\* Il compose en 1994 *L'arbre de Borobudur*, œuvre qui intègre le gamelan javanais aux instruments occidentaux, *Traversée*, un concerto pour flûte et orchestre, en 1996, et en 1997 *L'espace du cœur*, sur des textes croisés de Guillaume de Machaut et du poète québécois Gaston Miron. Il reçoit l'année suivante le Prix Serge-Garant de la Fondation Émile-Nelligan pour l'ensemble de son œuvre et cède ce prix de 25 000\$ à la SMCQ pour la création d'un fonds de commande aux compositeurs québécois.

\*\*\* Il écrit en 1998 *Les pierres crieront* pour violoncelle et orchestre, en 1999 *À quelle heure commence le temps*, sur un texte de Bernard Lévy, en 2000 *L'appel de Kondiarouk*, symphonie portuaire pour sirènes de train et bateaux, et *Croissant*, en 2001 pour quatuor à cordes. Il reçoit en 2002 le Prix Hommage au gala des Prix Opus et en 2007 le Prix Cino-del-Duca offert par l'Académie des Beaux-Arts pour l'ensemble de son œuvre.

\*\*\* Son premier opéra-féerie, *L'eau qui danse, la pomme qui chante et l'oiseau qui dit la vérité*, sur un livret de Pierre Morency (d'après un conte de Madame d'Aulnoy) est créé en novembre 2009. On a pu assister à la première de sa dernière œuvre, pour mezzo et orchestre, *L'origine*, sur un texte de Fernand Ouellette, une commande de Radio-France créée par l'OSM le 15 février 2010.

Un corpus important donc où presque toutes les œuvres contiennent des références religieuses, particulièrement aux textes de la Bible. Au risque d'en déformer le sens, il est donc impossible de dissocier la démarche spirituelle de l'homme de celle du compositeur. Il s'en est expliqué à de nombreuses occasions sans jamais faire allusion, toutefois, aux circonstances dans lesquelles s'est produit l'éveil à cette spiritualité. Quelle est l'origine de ce processus de création ?

## 2- Les fondements spirituels de l'esthétique de Gilles Tremblay

On a souvent relié le développement de la pensée religieuse de Tremblay à sa rencontre avec Olivier Messiaen, son professeur d'analyse à Paris. On verra, dans les pages qui suivent qu'il n'en n'est rien, car cette réflexion est née bien avant son départ pour Paris en 1954 et s'appuie sur des concepts fort éloignés de ceux qui ont alimenté la pensée de Messiaen<sup>13</sup>. Car si ce dernier cherche à traduire musicalement des vérités théologiques, la démarche de Tremblay repose sur une profonde spiritualité et témoigne de sa foi. Il y a, en effet, peu d'œuvres qui ne soient associées à une réflexion esthétique ou spirituelle. Ses créations reflètent

13. Pour en connaître un peu plus sur la pensée religieuse de Messiaen, nous suggérons : BRIGITTE MASSIN, *Olivier Messiaen : une poétique du merveilleux*, Aix, Alinéa, 1989 ; et YVES BALMER, « Je suis né croyant... . Aux sources du catholicisme d'Olivier Messiaen », dans : SYLVAIN CARON et MICHEL DUCHESNEAU, dir., *Musique, art et religion dans l'entre-deux-guerres*, Lyon, Symétrie, 2009, p. 417-443.

une quête de sens et une étroite association à la dimension sacrée de l'œuvre d'art. Tremblay est un compositeur chrétien et il en témoigne autant par son discours que par les allusions aux textes sacrés qui parsèment ses œuvres. Même la nature est comprise par lui, moins comme réflexion écologique que comme un autre moyen d'accéder au divin. En ce sens, le parcours de Tremblay rejoint jusqu'à un certain point la pensée d'un Jacques Maritain, et peut-être plus encore, celle d'un Teilhard de Chardin dont la vision cosmique du monde apparaît comme une lente progression de la spiritualisation de la matière. Du côté proprement musical, la production du compositeur, bien que contemporaine du courant structuraliste, et tout en étant éminemment personnelle et de son temps, s'est toujours refusée à être en rupture avec l'histoire du langage. C'est ce qui faisait la force de son cours d'analyse. Ce sens de la continuité, comme il l'explique à Jean-Paul Bataille, découle aussi de sa conception du sacré :

Le « créateur ». J'ai toujours trouvé que c'était un mot qui me rendait mal à l'aise et dont nous avons tendance à abuser. La création, c'est faire quelque chose à partir de rien. Or, qui peut faire quelque chose à partir de rien, sinon notre Créateur, le seul qui existe. Par contre, nous sommes tous continueurs de cette création et dans ce sens là, nous participons à la création et devenons co-créateurs. Par contre, quelle joie de participer à cette exubérance du Créateur qui a fait des univers avec des espaces galactiques absolument incroyables. Des temps qui sont des éternités. Jouer sur notre échelle temporelle nous prépare, d'une certaine manière, à cette dimension d'éternité et qui est d'une poésie énorme.<sup>14</sup>

### *L'artiste croyant*

Gilles Tremblay appartient à cette génération qui, influencée par la pensée de Jacques Maritain, estimait que les œuvres artistiques sont une prolongation du geste du Créateur, et qui s'interrogeait sur la forme d'engagement social que devait prendre l'action citoyenne au sein de l'Église catholique. Même s'il n'a jamais fait directement référence au philosophe français dans ses écrits ou entretiens<sup>15</sup>, sa manière d'expliquer la fonction de l'art dans la société et son engagement comme laïc catholique renvoie à des concepts défendus par Maritain, entre autres sur le personnalisme, que lui avait fait découvrir le Père Paul Vanier. C'est ce qui

14. JEAN-PAUL BATAILLE, Entretien avec Gilles Tremblay, émission radiophonique (Radio-Canada), 6 juillet 2003. C'est nous qui soulignons. Tous les textes (écrits et transcriptions radiophoniques) ont été réunis et déposés au Centre de musique canadienne.

15. On trouve dans la bibliothèque de Tremblay la première édition de *Art et Scolastique* (1920) marquée par l'usure d'une fréquente utilisation.

ressort des commentaires de Tremblay sur la question que lui pose Jean-Paul Bataille dans une entrevue en 2003 :

– Si l'art est l'une des manifestations les plus significatives de notre époque, comme vous le dites, est-ce parce qu'il est l'expression d'un individu, donc par définition unique ? L'art serait donc multiple ?

– Oui. Vous avez raison, mais je préférerais employer au lieu d'individu le mot personne. L'individualité, oui, c'est sacré et non pas l'individualisme, qui est une sorte d'égoïsme de la personne. L'individu doit être respecté dans sa totalité, mais la personne est unique<sup>16</sup>.

C'est au théologien Henri de Lubac, l'auteur de *Méditation sur l'Église* (1953), que lui fait également découvrir Vanier, qu'il est redevable de sa réflexion sur l'institution qui représente les catholiques :

J'ai redécouvert ma propre religion par l'éloignement de mon milieu. Je ne suis toutefois pas de ceux qui croient qu'il n'y a rien eu avant la Révolution tranquille, Au terme « catholique » est associée une tonne de préjugés d'il y a cinquante ans, pas encore éradiqués. J'ai découvert l'Église, blessée actuellement par des scandales, par le biais de Henri de Lubac. Il compare l'Église à une mère qui a transmis une parole à travers les siècles. L'essentiel n'est pas dans les perversions qui s'y sont infiltrées mais plutôt dans la Vie transmise, le message de la Parole, et tous les saints, connus et inconnus. Il faut respecter la réalité humaine et spirituelle beaucoup plus que l'institution. Ma solidarité totale avec l'Église n'exclut pas la critique car celle-ci est saine et signe d'amour. Par contre, il est toujours douloureux et révoltant de voir gifler une mère parce qu'elle a des rides et des défauts. Au Québec, les valeurs spirituelles, chrétiennes, semblent toujours là, mais comme en jachère ou en hibernation. Elles ont été mises de côté, mais dans quelle mesure ? Ce rejet n'est-il pas traversé par une authentique quête de lumière, de vérité, de signes d'éveil ? C'est l'endormissement et l'autosatisfaction qui sont les plus dangereux. Ils correspondent à la déculturation ambiante, On ne peut pas être absolument optimiste ou pessimiste, Je ressens plutôt une inquiétude confiante. Au sein de ce mouvement, il y a beaucoup de souffrance, mais l'épreuve peut aussi participer à la vie même de Jésus, illuminée par la joie de la résurrection.<sup>17</sup>

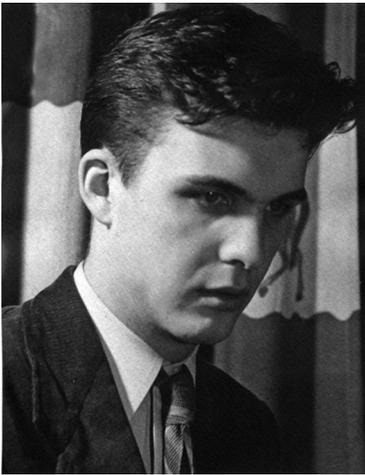
Lors d'une autre entrevue, il confie à Eitan Cornfield que sa rencontre à New York en 1952 avec le compositeur Edgard Varèse fut une révélation musicale, mais que cette rencontre a eu lieu à un moment où il questionnait le sens de sa

16. *Idem.*

17. « Gilles Tremblay, compositeur contemporain au carrefour de la tradition et de la passion créatrice », propos recueillis par JEAN-PHILIPPE TROTTIER, *L'Agora*, 9, 3 (septembre-octobre 2002), p. 33.

foi. Il avait entrepris un travail spirituel et était confronté à des questions fondamentales au sujet du rôle de l'Église catholique au Québec.

La religion s'inscrivait tout naturellement dans notre famille. Il y a certain moment dans la vie, comme à l'adolescence, une sorte de découverte de la conversion. Le mot est un peu trop fort. Je veux dire que vous redécouvrez ces choses au moment où vous entrez dans l'âge adulte et c'est très important d'avoir une religion d'adulte et non d'enfant. Dans le contexte social du Québec de cette époque, la religion était reliée au pouvoir et c'est quelque chose à laquelle il fallait réfléchir, critiquer et dépasser. Heureusement, j'ai pu éviter certains de ces problèmes. J'ai eu la chance à 22 ans d'aller étudier en Europe et là, j'ai découvert un autre univers<sup>18</sup>.



Gilles Tremblay, jeune étudiant. Photographie de Gilles Tremblay accompagnant le formulaire de demande d'admission en septembre 1952 à la Faculté de musique de l'Université de Montréal. (Photographe inconnu. Archives de l'auteur de l'article).

Mais quel est donc ce « travail spirituel » qu'il avait entrepris avant 1952, et qui se poursuivra durant son séjour à Paris, afin de « critiquer et dépasser » ce constat que la religion était, à cette époque, intimement reliée au pouvoir, et de repenser le rôle de l'Église catholique au Québec ? Pour comprendre ce questionnement, il nous faut revenir à ses années d'études.

### ***Le collégien à la recherche d'une foi authentique : Soli Deo et le Père Paul Vanier, s.j.***

Gilles Tremblay commence ses études classiques en 1943 au collège Stanislas, mais son père le retire de cette institution en juin 1946 après avoir été témoin d'une rumeur selon laquelle certains administrateurs de ce collège auraient collaboré au Régime de Vichy. Il inscrit alors son fils au collège Brébeuf dans la classe de Versification. Mais le jeune Tremblay, personnalité déjà inconfortable dans des cadres disciplinaires rigides, s'adapte difficilement à ce changement. Il n'y restera qu'un an, après quoi il terminera sa formation classique par des cours privés. Il a cependant la chance durant cette année d'y développer des amitiés qui se prolongeront bien au-delà

18. EITAN CORNFIELD, Portraits de compositeurs canadiens : entretien avec Gilles Tremblay, 2003. Centredisques CMCCD-9003. Texte de la traduction française (2005) accessible au Centre de musique canadienne. [www.musiccentre.ca/www.centremusique.ca](http://www.musiccentre.ca/www.centremusique.ca)

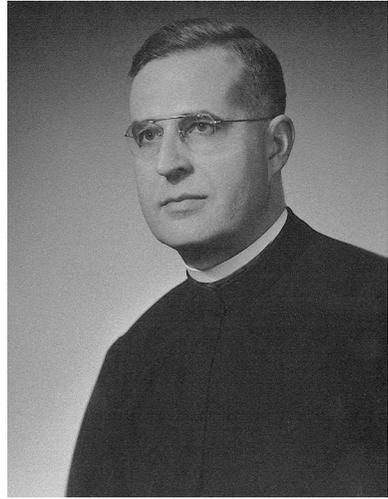
de ce séjour étudiant et d'y trouver un confident, le père Paul Vanier, s.j. qui deviendra son guide spirituel, puis un ami avec lequel il entretiendra une longue correspondance<sup>19</sup>.

La première lettre du père Vanier, datée du 2 août 1951 et adressée à Tremblay alors qu'il est en stage au Malboro School of Music, nous apprend l'existence d'un groupe nommé « Soli Deo » qui réunit tout au plus une dizaine d'étudiants du collège Brébeuf dont, selon les souvenirs de Tremblay, Marc Chapdelaine, physicien qui fera carrière dans la diplomatie, et le futur juriste André Morel.

Le 2 août 1951. Collège Jean-de-Brébeuf,  
3200 chemin Ste-Catherine, Montréal.

Cher Gilles,

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Cette vie intérieure intense que vous révélez en ces quelques lignes si denses m'a fait vibrer à votre rythme qui, dites-vous si justement, « est l'instrument de notre de notre adoration ». Ce sens de l'adoration de tout notre être est un don rare que je soupçonnais en vous depuis le jour où je vous ai connu. Que Dieu nous ait tous réunis à **Soli Deo**, préoccupés de la même ferveur intérieure et du même don total qu'il veut nous découvrir et nous faire atteindre par une amitié commune est une grâce dont je le remercie chaque matin en mon action de grâces. Cette année, nous recueillerons déjà les fruits mûris en cette intimité de notre amour commun et ardent du Christ. Et je vous dis en toute simplicité et franchise que je compte tout spécialement sur vous, Gilles.



Le père Paul Vanier, s.j., professeur au collège Brébeuf. Fonds Paul-Vanier (AJC-GLC, D-0007, 1337). Photographie reproduite avec l'aimable autorisation de Céline Widmer, archiviste, Centre d'archives des Jésuites au Canada.

19. PAUL VANIER, S.J. (1910-1968). Professeur (1944-1952), puis recteur du collège Brébeuf (1952-1957) ; professeur de philosophie à l'Université de Sudbury (1957-1959). Écrivain en résidence à la maison Bellarmin (1959-1968). Gilles Tremblay a conservé les nombreuses lettres que lui a adressées Vanier entre 1951 et 1967, mais les siennes semblent avoir disparu du fonds Vanier. Elles ont probablement été détruites par le père Robert Bernier, un grand ami de Vanier, qui s'est occupé de la succession. Nous remercions chaleureusement Céline Widmer et Christian Lacombe, Archives Jésuites Canada, de leur aide précieuse.

J'ai envié la vie que vous menez à Malboro, cette communauté amicale qui goûte aux mêmes valeurs (qui m'ont toujours attiré sans avoir reçu le don, surtout le grégorien que je trouve divin et symbolique de notre vie dans le monde nouveau) est pour moi le symbole de cette vie qu'il nous faudra atteindre à *Soli Deo*. Profitez de cette délicatesse de l'amour divin que vous a ménagé cette oasis.

Vous concluez « Je n'ai jamais tant ressenti l'absence de méditation ». Mais, Gilles, vous pouvez méditer partout. Il s'agit de converser avec Lui et de comprendre comme il vous aime. Il vous a aimé le premier, vous a choisi et il est mort pour vous entièrement. Il suffit de ruminer ça avec Lui et il vous fait déjà désirer de l'aimer.

Bien amicalement, Paul Vanier, s.j.

Créé en 1948 par des finissants du collège<sup>20</sup>, ce regroupement avait pour but de favoriser « la prise de conscience en commun de la mystérieuse richesse et des exigences profondes de notre vocation et de notre mission d'étudiant chrétien à la veille de notre vie universitaire ». Les Statuts de cette association élaborés en 1951 s'appuient sur une longue citation de Jacques Maritain provenant des *Neuf leçons sur les notions premières de la philosophie morale* (Paris, 1951, p.113) à laquelle le directeur du groupe, Paul Vanier, a ajouté en marge de son propre exemplaire un autre extrait provenant de *Raison et raisons, Essais détachés* (Paris 1948) du philosophe français<sup>21</sup>. Au cours de ces rencontres informelles, les discussions étaient orientées par la lecture et la compréhension des textes de la Bible « où Dieu nous révèle son unique plan sur le monde » et devaient être prolongées par des périodes de méditation<sup>22</sup>.

Après avoir quitté le collège en juin 1947, Tremblay oriente ses études vers la musique tout en maintenant des liens étroits avec ses amis de collège et le père

20. MARCEL OLSGAMP, « Un air de famille. Entre *La Relève* et *Refus global* : la génération cachée », *Tangence*, 62 (2000), p. 7-33. L'auteur a étudié la génération précédente des années '30 et '40 qui gravite autour du journal du collège, *Le Brébeuf*, et dont « la caractéristique commune [est] d'avoir vécu leur adolescence *entre deux inquiétudes* ».

21. « Groupe de prise de conscience chrétienne, *Soli Deo*. Esprit et Statuts », Collège Jean-de-Brébeuf, 22 août 1951. Fonds Paul-Vanier, Archives Jésuites Canada (exemplaire personnel annoté), 26 pages. Ce document est le seul témoin archivistique de l'histoire de *Soli Deo*. Aucun nom des participants n'y est inscrit. Malgré de nombreuses entrevues avec des anciens du collège, nous n'avons pu retracer d'autres noms que ceux évoqués par Gilles Tremblay.

22. *Idem*, page 4. Ce groupe a été créé dans la mouvance des nombreuses réflexions qui ont cours à cette époque sur la place et le rôle des laïques au sein de l'Église. Le Comité catholique des intellectuels canadiens, fondée en 1949 et auquel participe le père Vanier, organise en février 1951 un colloque sur cette question dont les actes ont été publiés sous le titre Carrefour '51.

Vanier. Durant l'année 1947-1948, il suit en cours privés des études en piano et en écriture et est accepté en septembre 1948 comme étudiant régulier au Conservatoire tout en s'inscrivant aux cours d'histoire offerts par Jean Vallerand à la Faculté de musique de l'Université de Montréal<sup>23</sup>. Le père Vanier ne cesse de l'encourager dans cette voie. À l'été qui précède son départ pour Paris, il lui fait parvenir une lettre. Son contenu (et celui des lettres qui vont suivre) nous introduit au cœur des discussions qui avaient lieu à *Soli Deo*. Nous les citerons donc in extenso car ces témoignages inédits nous donnent accès au fondement de la pensée spirituelle du jeune compositeur :

Le 22 juillet 1954. Collège Jean-de-Brébeuf

Mon cher Gilles,

Souvent j'ai voulu t'écrire. Enfin, je trouve un soir de paix pour causer. J'aurais dû te remercier aussitôt de ce geste qui m'a touché : la copie du psaume 33.<sup>24</sup> J'attendais que quelqu'un me l'interprète. Pas un n'est venu encore. Peut-être devrais-je t'attendre. J'ai longtemps cherché à comprendre [cette phrase que tu m'as écrite] « *Peut-être ce vide est-il là pour m'inviter à plus de contemplation. Il semble que ce soit là la seule chose valable, la seule Voie. Excusez cet égocentrisme que seule votre amitié me permet* ». Ce désir et ce besoin de contemplation te semblent-ils de l'égoïsme ? Mais Gilles, rien n'est plus désintéressé que la contemplation : se réjouir de la beauté et de la grandeur qui reflètent le Seigneur, et, de Lui à la fois. C'est un don précieux que le Seigneur t'a fait que de le découvrir en tout pour approfondir ce regard sur Lui, ta faim et ta soif de Lui. Tu as retenu la parole du Christ à Marthe qui trouvait Marie égocentrique : « Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée ». Éternellement, elle dégustera sa beauté, son amabilité ; elle le contempera, l'aimera. « La vie éternelle est de te connaître, toi, le seul vrai Dieu ».

Que ce besoin de contempler me comble, Gilles, de joie. Laisse le Christ contempler son Père par toi. Tel est le mystère et la grandeur de ta vie. Le Christ, cet homme, qui disait « Père » au Seigneur et le contemplait sans cesse, il vécut à un moment de l'histoire et en un point du globe. Il fut Jésus. Il veut aimer et adorer son Père tout au long de l'histoire, en tous lieux. Il le veut par Gilles comme par moi. Tu continues sa vie. Il fut Jésus. Il ne fut pas musicien. Or, il veut aimer et

23. Dossier d'admission à la Faculté de musique. Archives personnelles de l'auteure.

24. On comprend que le contenu musical des premiers versets du psaume 33 ait attiré l'attention du jeune compositeur : *Justes, réjouissez-vous en Yahweh ! Aux hommes droits sied la louange. Célébrez Yahweh avec la harpe, chantez-le sur le luth à dix cordes. Chantez à sa gloire un cantique nouveau, unissez avec art vos instruments et vos voix*. La Sainte Bible. Traduction d'après les textes originaux par l'abbé A. Campron, Société de S. Jean l'Évangéliste, Desclée et Cie, 1928, p. 693.

adorer ce Père en musicien, par toi, en toi. Le Père le voulait. Il a créé l'univers et par toute l'histoire de son déroulement il a préparé ce Gilles et sa contemplation dont il s'est réjoui à l'avance, dont il se réjouit éternellement maintenant. Son Christ est « le premier né d'un peuple d'adorateurs parfaits ».

Ne va pas dire, Gilles, que le besoin que tu ressens de le contempler en ses œuvres, de la beauté que tu crées ou saisis, et toujours davantage en Lui-même, est de l'égoïsme. Mais même cette crainte, bien abusive, me plaît par la grandeur d'âme qu'elle révèle. Chaque matin, en disposant du prix « de cette chair broyée pour le salut du monde et de ce sang versé pour la rémission des hommes », je l'offre pour qu'il prévienne en toi et efface toute trace de la souillure qui étouffe le désir de le voir, de le contempler.

Ton ami en Lui et en sa Mère, Paul.

À l'automne 1954, Gilles Tremblay s'installe à Paris dans une petite chambre derrière l'église Saint-Eustache. Il soumet une demande de bourse à la Société royale du Canada, qui lui sera refusée. Dans la lettre suivante, le Père Vanier lui explique les exigences de cette Société et l'encourage à déposer une nouvelle demande. Mais l'essentiel de cette missive nous en apprend davantage sur l'état d'esprit du jeune compositeur qui, exposé à une vie urbaine trépidante, trouve difficilement la solitude et le silence nécessaires à la réflexion :

Le 15 juillet 1955 (page sans en-tête)

Cher Gilles,

J'ai apprécié bien intimement ta lettre qui m'a fait partager ta vie à Paris et ta vie profonde que ces rédactions successives me révèlent en 4 dimensions. Je me souviens, en te lisant, de ces quelques soirées passées ensemble avant ton départ, les plus pleines de ma vie. Tu as été bien guidé. Il te faut, plus qu'à tout autre, respirer la beauté par tous les pores de ta peau. L'air pur, la montagne, l'art, la grandeur, tout cela est ta respiration. Tu étoufferais en un autre climat. C'est la poésie de ce quartier qui t'avais plu. Mais une poésie ne peut constituer un climat, surtout à cœur d'année. Tes maîtres, le climat qu'ils créent autour d'eux, témoignent de ton aspiration profonde. Je découvre le même besoin vital en cette chapelle de Matisse que tu m'envoies et qui me plaît tellement...

La délicatesse de ta sensibilité sera toujours exposée à attacher trop d'importance aux rudesses de la vie de la cité où les valeurs sont mal perçues. Précisément parce que tu as reçu de don si rare de vivre en un univers inconnu de la multitude qui te coudoie et que tu dois révéler ce monde à beaucoup, il ne faut pas t'isoler trop pleinement de cette vie de la cité ; et ton besoin de solitude ne doit pas être la réaction sans cesse stimulée de celui qui est conscient de percevoir parmi les hommes bien plus que les autres le voient et tellement meilleur.

Je t'ai déjà dit et souvent laissé entendre, Gilles, qu'à ton contact toujours je pénétrais en un climat de réalités ineffables (si tant qu'on puisse le désigner ainsi) qui exaltent et relancent notre être profond. Surtout lorsque je te faisais exprimer, seul à seul, les moments de la création artistique en toi, je partageais quelque chose du bonheur que je t'envie. Comprends cependant la rançon de cette grandeur. Il t'est difficile de communiquer avec beaucoup d'êtres humains. Hors de ces moments sacrés où la plénitude créatrice se prépare et s'exprime, tu trouveras ta vie bien « indigne » et « vide », toujours, tu seras entraîné à poursuivre tellement plus qu'un homme ne peut atteindre que cette marge entre ce que tu voudrais atteindre et pressens, et ce que tu atteins tendra à t'écraser. C'est que - et je sens que je te ramène au point où si souvent il me plaisait de t'amener à *Soli Deo* parce que tu ne pouvais comprendre ce que les autres pensaient trop vite avoir compris - surtout l'homme qui est allé (ou mieux, qui poursuit sans cesse) à cette limite de richesse spirituelle que quelques natures exceptionnelles peuvent soupçonner, doit constamment accueillir un don dont il n'a pas idée et qui n'est pas de lui, qu'il doit reconnaître toujours plus, comme l'unique « vrai pain » de son être si riche. Cela est dur et blessant.

Cette richesse spirituelle sacrée qui est une fin en soi et inépuisable, la poursuivre, l'atteindre, l'exprimer toujours plus puissamment et à la fois dire comme saint Thomas « c'est de la paille » et attendre bien « indigne » du seul Seigneur qu'il nous recrée, nous ayant purifiés, en un univers nouveau, bien autre que cet univers spirituel (qui pourtant peut permettre d'en parler avec quelque analogie, à celui qui a découvert l'univers divin). Si riche en l'être que tu as reçu et dont tu es conscient, il faut que constamment tu répètes ce qui paraît en ton cas manquer de sens « *Ad majora natus sum* ». C'est qu'il s'agit d'un appel à partager la vie trinitaire, de connaître et d'aimer comme le Père, le Verbe et l'Esprit se connaissent et s'aiment. Cela, l'homme ne se le donne pas, il ne le crée pas. Il y est introduit en renonçant d'abord à n'être qu'un homme, si exceptionnel soit-il, en reconnaissant qu'il est d'une race pécheresse et pécheur – en opposition avec le Seigneur – alors que toute beauté et grandeur, même humaine, vient de l'ordre que la créature se donne envers son Créateur – et que le don divin (si tu savais le don divin, disait le Christ à la Samaritaine) et la purification du péché en soi et pour les autres dont nous sommes chargés se fait dans la douleur du Christ si laide. La douleur de notre enfancement divin est immense : renoncement, aveu, acceptation. Mais notre foi répète ce que nous n'avons pas encore compris. « Je crois à la résurrection ». Tout ce qui a été sacrifié – et progressivement le long et au terme d'une vie tout est sacrifié – sera redonnée vivant au centuple, mais ce sera par surcroît. Notre joie, notre plénitude sera là où nous ne la mettons pas ; notre filiation, notre Père, nos pères, le reste sera signe de notre bonheur, de notre amour du sien ; de notre intelligence savoureuse de Lui et d'eux. Mais tout le reste y sera surélevé, centuplé.

Ces dons spirituels exceptionnels en toi, je les retrouverai, je m'en délecterai combien plus en leur transformation et leur illumination par ta vraie grandeur (don

ineffable du Seigneur), ta filiation divine. Excuse Gilles cette méditation intime. Je n'ai plus *Soli Deo*, et avec toi, je causerais si longtemps de ce qui faisait hier mon bonheur et que j'ai dû sacrifier. [*Soli Deo* cesse ses activités vers 1954].

Gilles, ne dis plus que tu es un fils spirituel indigne. Vis-à-vis du Seigneur, oui, tous deux sommes profondément indignes, et c'est une grâce de le savoir. Mais tous deux, sans mérite de notre part, sans que nous n'y soyons pour quelque chose, le Seigneur fait de nous ses fils sans cesse (intangiblement) par une purification de notre misère. Il s'agit de rester les bras ouverts et tendus.

Ton ami et ton frère dans le Christ, Paul.

p.s. Tu te plairas à lire *Maritain, Creative Intuition in Arts and Poetry* (New York, 1953). Il parle longuement de la création musicale. Dis-moi ce que ce livre vaut, toi qui peux le juger.

Alors qu'un nouveau recteur vient d'être nommé au collège et que Vanier se prépare à ses nouvelles fonctions à l'Université de Sudbury, il lui fait parvenir cette lettre dans laquelle il lui manifeste sa confiance en ses possibilités de création. Rarement un jeune compositeur aura-t-il reçu autant d'encouragement durant cette période de formation<sup>25</sup>.

Le 15 mars 1957. Résidence des Pères Jésuites, 14 rue Dauphine, Québec.

Cher Gilles,

[...] Je te l'ai redit souvent Gilles. Il y a en tes contacts une telle plénitude harmonique, une si grande richesse de ton, une limpidité bien profonde que ton souvenir même redonne sans cesse une qualité nouvelle à ma vie. Je me souviens que dès les premières rencontres à *Soli Deo* où tu disais la vision des choses qui est tienne, en te regardant vivre en un univers si riche, je pensais aux prophètes qui voyaient ce que les autres ne voyaient pas et que certains apprenaient cependant à voir avec eux. Tu suscitais aux premières paroles échangées un ardent désir en moi de partager ta vision si vibrante de ces beautés, de ses grandeurs exaltantes de l'œuvre de Ses Mains à Lui, le Seigneur, qui nous avait rapprochés. Tu te souviens encore comme je me plaisais en tes visites avant ton premier départ pour Paris à te faire exprimer l'expérience de tes créations de cette beauté si débordante qu'elle échappe aux mots qui voudraient la traduire. Et pourtant, en te regardant décrire ces expériences rares à l'homme, avec une sûreté, une maîtrise en cette traduction de l'ineffable, tout

25. À la même période, Gilles Tremblay reçoit une autre marque de confiance en son potentiel de création. Après lui avoir décrit la pauvreté des œuvres créées récemment à Montréal, Serge Garant lui déclare dans une lettre du 16 mars 1956 : « De toutes mes forces, j'espère que toi, tu feras quelque chose pour les faire hurler. Que tu les dérangeras ; qu'ils seront inquiets. Je crois que tu le peux ». Archives de Gilles Tremblay.

simplement comme ça, sans prétention, mais toujours en pleine authentique, j'éprouvais, moi, un peu la grandeur d'une expérience qui m'échappe. Tu me faisais partager la tienne. C'est alors que je me disais : « Gilles est une harmonie en son être même : il est une harmonie vivante ».

Pourquoi te répéter cela ? Pour te rendre plus conscient à ce rôle de prophète que tu partages avec de rares hommes. Mission de grandir les hommes en étant simplement toi-même parmi eux, en contact avec eux. Aussi, pour te faire mesurer le prix sans pareil de cette harmonie qu'est ton être, cette netteté, cette authenticité, cette richesse, cette tonalité, cette justesse et cette plénitude d'existence qui est toi, comme tu dois l'estimer, la protéger, l'approfondir. Tes maîtres y contribuent, la vitalité créatrice de cet être tien, ton amour de Jacqueline, tes amitiés. Tu as lu *Les grandes amitiés* de Raissa Maritain (Paris, 1948) ?

Il y a, non un moyen en tout cela, mais une vie de ton être qui l'épanouit. Il y a encore et surtout – et je me souviens du plaisir infini que la lettre de juillet me causait en constatant comme ton âme en vivait déjà et y aspirait davantage – cette ouverture de ton être, cette tension de « toi » vers le « Je » du Seigneur, l'harmonie infinie qui t'a fait harmonie en son amour pour dialoguer avec toi d'un dialogue unique (à nul autre semblable et qui, sans ta création, aurait manqué éternellement). Gilles, je le savais, mais de l'entendre avouer m'a comblé. Tu aspirés profondément à ce grand dialogue intime, profond, qui échappe à tout l'univers et à tous les autres, le dialogue ou l'harmonie entre Lui et toi. Vis de ce qui est ta raison d'être. Commence ton éternité avant l'heure et par surcroît, quelle mission autour de toi n'exerces-tu pas. Ouvrir à cet univers de la contemplation, de la création de ce qui est précieux en soi, non pour s'assurer autre chose, quoiqu'une telle possession admirative fasse désirer l'adoration amoureuse, « Je-tu » du Seigneur.

[...] Plus libre, je me procurerai maintenant à Radio-Canada tes œuvres sur disque et celles que j'ai notées de tes maîtres. Ainsi ce contact intime qui grandit ma vie et dont je te suis infiniment reconnaissant, sera approfondi. Gilles, soit assuré de mes prières les plus vives et fréquentes, spécialement au Saint Sacrifice. Et si je puis te rendre quelques services, sois assuré que c'est à moi que tu feras plaisir.

Très amicalement en Notre Seigneur, Paul Vanier, s.j.

Vanier prépare son retour à Montréal. Il vient d'être assigné « écrivain en résidence » à la Maison Bellarmin. Ce sera la dernière lettre où il est question de *Soli Deo*. Tremblay lui a annoncé que sa pièce pour piano *Phases et Réseaux* sera jouée par Yvonne Loriod en mai à Cologne.

Le 25 juin [1959 ?]. Université de Sudbury, Ontario

Bien cher Gilles,

[...] Comme il me sera bon de te revoir et de t'entendre me dire tes joies qui m'introduisent en un univers de plénitude, de beauté, de grandeur qui sont les grandes joies que le Seigneur m'a réservées ici bas. Et, je connaîtrai celle qui t'inspire – déjà lorsque tu l'attendais sans encore la connaître, elle était présente en ton âme. Ainsi, je la connais presque à l'avance - et contemplerai le sourire de Joëlle et ses yeux où se reflète déjà, j'en suis sûr, un monde intérieur qui m'est familier depuis que tu m'y introduisais à *Soli Deo*, et que la rencontre de celle que tu attendais est venu épanouir en sa plénitude. Excuse Gilles ces aveux qu'il me fait toujours bon de te redire. Le Seigneur a fait pour moi des merveilles, me découvrant quelque peu la splendeur de sa beauté ineffable et de sa grandeur vivante et chaleureuse en me faisant partager quelque peu son amour insigne pour toi et celle qu'il t'avait choisie à l'avance.

Je mesure l'importance de l'événement que tu me rapportes : l'exécution de tes dernières pièces à Cologne par Yvonne Loriod, et je partage ton bonheur. Mais je sais aussi comme cela n'est qu'un prélude à ce qui doit venir et dont je me réjouis sans cesse depuis ces premiers contacts à *Soli Deo*.

[...] Tu me dis ton dépaysement. Les confidences de ceux qui ont séjourné quelques années à Paris me font comprendre ce que tu ne détailles pas. Et je sais que pour toi et elle c'est accru. Mais Gilles, il faut bien que le climat humain de beauté, de grandeur, de plénitude qui permet seul aux âmes de respirer, quelqu'un l'apporte et le crée là où pas encore il n'a été engendré. Pénible responsabilité pour elle et toi, mais pense aux bienfaits dont hériteront ceux qui grâce à ce rayonnement créateur de climat, respireront un air que vous ne trouvez pas autour de vous. Sois assuré Gilles que je m'en voudrais de charger quelque peu le mérite que ma profonde estime découvre en toi et en elle, Je t'ai dit l'expression de mon cousin le Général [Georges Vanier] à ton propos : « Mais, c'est quelqu'un ce jeune homme ! ». C'est sa manière de dire que du premier coup, il t'a reconnu comme un de ces quelques hommes par génération qui sont par leur être même essentiellement « créateurs de climat ». Depuis, mon cousin, à plusieurs reprises s'est informé de toi avec un intérêt spontané et profond, et toujours, revient sur sa formule « C'est quelqu'un... ». Je le comprends, du premier jour, moi aussi je savais cela. Et depuis, j'attends plein d'espérance, mais aussi conscient de l'ingratitude d'une telle destinées pour ceux qui y sont réservés.

Le besoin que tu ressens de Lui, le désir de parler de Lui, sont l'aspect le plus profond, ineffable et indispensable de cette destinée à toi et à celle qui ne se vit qu'avec lui. Que je serai heureux moi-même de parler enfin avec toi.

Très affectueusement, Paul.

Par la suite, la correspondance fait état de l'appui qu'apporte Georges Vanier à sa demande de bourse au Conseil des arts du Canada (qu'il obtient en avril 1959), et des échanges qui portent sur des sujets variés et des suggestions de lecture. Dans un cas comme dans l'autre, les commentaires du Père Vanier nous permettent d'entrer dans l'univers des préoccupations esthétiques de Tremblay à cette époque :

Le 21 septembre 1959 La Maison Bellarmin

Bien cher Gilles,

La question que tu me posais lors de notre rencontre si pleine et agréable, ne cesse de m'interroger. *Pourquoi*, demandais-tu si je t'ai bien entendu, *notre musique jusqu'ici a-t-elle conçu le rythme du temps comme une avance qui se referme par une ébauche de retour* ? Bien qu'il me faille confesser que je n'ai pas idée du problème concret que tu exprimes là, la formulation que tu lui donnes me fait intuitionner assez vaguement que tu as atteint à un problème de base en musique et que tu ouvres des créations bien prometteuses. Je ne sais pas si ce passage pourrait éclairer le problème. Il est de Mircea Eliade, *The sacred and the profane : the nature of religion*, Harcourt, Brace, NY 1959. [Suit de longues citations extraites de ce volume].

Le 11 septembre 1960, Vanier lui transmet plusieurs informations biographiques sur Henri de Lubac dont Tremblay vient de lire les *Méditations sur l'Église*, publié en 1953 et, par la même occasion, suite à une réflexion de Tremblay citée dans cette lettre : « J'ai décidé après longue hésitation de retarder mon retour au Canada de quelques mois. Raisons : non-réponse à ma candidature au Conservatoire et minceur de l'offre de l'Université sur le plan financier », Vanier lui indique qu'il a pris l'initiative de le recommander à Paul Gérin-Lajoie, son ancien élève, nouveau Ministre de la Jeunesse qui gère le Conservatoire.

Tremblay s'installe définitivement à Montréal à l'automne 1961. Retour difficile car, maintenant père de deux jeunes enfants, il essuie plusieurs refus à ses demandes d'emploi comme professeur à l'Université de Montréal et au Conservatoire<sup>26</sup>. Le père Vanier le soutient dans ses démarches. Dans sa correspondance de 1962, il commente quelques articles qui ont paru dans *Le Devoir* pour appuyer

26. Gilles Tremblay aura de la difficulté à obtenir cet emploi au Conservatoire de Montréal car le milieu était devenu assez résistant à ces « retours d'Europe ». *Qu'ils attendent leur tour*, disait-on. Ces quelques articles au journal *Le Devoir* auxquels réfère Vanier auront raison de ces résistances. Ces articles sont les suivants : PAUL MARTIN, « À la tête de proue de la musique canadienne : Gilles Tremblay », *Le Devoir*, 4 juillet 1962 ; CLAUDINE VALLERAND, « L'opinion de nos lecteurs : 'Nos Mozart assassinés' », *Le Devoir*, 31 juillet 1962. PAUL CHAMBERLAND, « Lettre d'un lecteur : Réponse à Mme Vallerand », *Le Devoir*, 15 août 1962.

sa candidature, particulièrement celui de Claudine Vallerand - elle avait été son professeur à l'école primaire - qui, dans son plaidoyer contre l'indifférence que manifestent les autorités du Conservatoire à l'égard du jeune compositeur, établit un parallèle avec l'isolement qu'avait subi le poète Saint-Denys Garneau, ce qui fait réagir Vanier qui a bien connu le poète. Il écrit :

Le 15 septembre 1962, La Maison Bellarmin.

Bien cher Gilles,

[...] Le texte de Mme Vallerand fait plus que compléter celui de Martin. Elle lui donne une dimension nouvelle. Il m'a profondément réjoui en tout point, sauf un, quoique bien intentionné. Elle a glissé une comparaison avec de Saint Denys Garneau. Certes, déjà l'opinion la plus autorisée tant canadienne-française que anglo-canadienne le classe d'emblée le premier poète canadien si tant est qu'il en eut d'autres. En cela, la comparaison est justifiée et l'intention, bonne. Mais il s'adonne que Saint Denys Garneau demeurait à quelques pas de chez moi et que bien que de quelques années plus jeune que moi, j'ai souvent fait le trajet d'aller-retour du collège à la maison avec lui. Je ne puis juger du poète même aujourd'hui, bien plus alors. Mais j'ai bien connu l'homme et l'ai estimé. Cependant, c'était un de ces cas pas tellement rares où l'homme n'est pas à la hauteur du créateur en lui. L'homme dépassait certes la moyenne, mais n'atteignait en rien la transcendance qu'il faut bien reconnaître à l'artiste. Malgré sa supériorité humaine, Saint Denys reflétait pour qui l'approchait, un certain déséquilibre de personnalité, une mélancolie morose qui, périodique, le dominait même physiquement (son frère cadet de 10 ans, Jean que j'ai connu petit bonhomme, l'a très justement exprimé il y a quelque temps dans *Maintenant*). Qu'il ait été [sic], en raison de ce décalage entre l'homme et l'artiste en lui, et parce que le meilleur de son œuvre a été connu qu'après sa mort – disons après son suicide puisque Jean en parle maintenant publiquement en ce texte<sup>27</sup> – avant qu'il eut fini son collège, Saint Denys n'a pas été reconnu de son vivant, cela est précisément un de ces cas tragiques mais inévitables, liés à la condition humaine. Le rapprochement si bien intentionné m'a déplu. [...] Chez toi, il n'existe aucun décalage, nul déséquilibre entre l'homme et ses créations. [...]

---

27. JEAN GARNEAU, « Saint-Denys Garneau : l'homme de tous les jours », *Maintenant*, 5 mai 1962, p. 192. Le Père Vanier fait une interprétation erronée du texte de Garneau qui se lit ainsi : « Combien de fois, sans savoir que j'étais son frère, on m'a raconté le « suicide » de Saint-Denys, *ce grand malade* ! ».

Sous le titre « St-Denys Garneau : 50 ans le 13 juin », la revue publiait alors quelques courts textes de Guy Robert, Jacques Brault, Benoît Lacroix et Jean Garneau.

Jusqu'à la fin de sa vie, Vanier s'intéressera à la carrière de son jeune membre de *Soli Deo* et continuera de lui suggérer quelques lectures de Maritain :

s.d. [1966 ?] La Maison Bellarmin, rue Jarry, Montréal

Bien cher Gilles,

J'ai lu un très grand ouvrage et pourtant tout simple : *Carnet de notes* de Jacques Maritain, notes qu'il a rédigées au long de sa vie. Quelques chapitres (que je trouve merveilleux) écrits récemment au terme de sa vie. Il a maintenant 83 ans et est retiré chez les Petits Frères de Foucauld, en Alsace, je crois. Il a rédigé les derniers chapitres pour répondre aux questions de ses amis suscitées par le *Journal de Raïssa* qu'il a publié depuis sa mort - je ne l'ai pas lu encore - sur leur vie de prière et sur leur amour. Je te le signale non seulement parce que je suis certain que Jacqueline et toi-même aimerez beaucoup ce livre (magnifique lecture de vacances), mais aussi et surtout parce que, entre Raïssa et Jacques et Jacqueline et Gilles, j'ai, à ma joie, perçu tellement de similitudes. Tu verras. Je prie quotidiennement pour Jacqueline, l'enfant [elle est enceinte d'Emmanuel qui naît en 1966] et toi, ainsi que pour Joëlle et Jean-François. Présente mon souvenir respectueux et amical à Jacqueline.

En toute amitié. Paul.

Dans une autre lettre, il lui raconte la réhabilitation du père Henri de Lubac au sein de l'Église, et termine par une suggestion d'un livre récent :

Juin 1966. Papier sans en-tête.

Bien cher Gilles,

Comme tu as apprécié hautement le volume du Père de Lubac, *Méditations sur l'Église*, je savais que tu aimerais le texte qu'il a lu au colloque de l'Université Notre-Dame où quelques dizaines des théologiens du Concile avaient été invités à donner leurs impressions sur celui-ci. Avant de répondre aux questions, le Père s'est contenté de lire cette méditation bien simple et combien profonde. Tu sais que la veille de la clôture solennelle du Concile, le Pape a célébré pour les Pères conciliaires une messe basse assisté du Père de Lubac et des Pères Congar et John Courtney Murray à qui il témoignait ainsi sa reconnaissance pour l'aide que ces experts avaient apportée au Concile. Je ne sais le nombre exact des experts ainsi honorés, mais De Lubac était le premier. Ces assistants ont été invités à déjeuner ensuite avec Paul VI, chose inconnue depuis des siècles, De Lubac était à la droite du Pape au déjeuner. Je détaille cela parce que je t'ai déjà dit que lorsque j'avais rencontré le Père De Lubac à Paris en 1952, il avait la défense depuis trois ou quatre ans de publier quoi que ce soit, par ordre du saint Office, et avait été éloigné du scolasticat de Fourrière pour qu'il n'exerce pas une mauvaise influence sur les nouvelles générations ! Il avait employé ce temps de suspicion à rédiger ses *Méditations sur l'Église*. On n'a pas vu

à l'Université Notre-Dame le sens profond que comportait, après les événements qui ont terminé le Concile, la rédaction par l'auteur d'une nouvelle *Méditation sur l'Église*.

Je t'ai recommandé McLuhan *Understanding Media : the Extension of Man*, 1964. Depuis, je l'ai achevé et relu. Je le tiens encore davantage pour un ouvrage exceptionnel. Souvent de tournure paradoxale, dont la théorie reste latente, son explication donnerait seule la vraie dimension de l'ouvrage. Tel quel, l'ouvrage demeure une suite d'intuitions, habituellement très pénétrantes et valides. La lecture du premier tiers reste laborieuse, mais on ne doit, me semble-t-il, ici ne juger l'ouvrage que par son apport si nouveau, si éclairant déjà et qui ouvre tant d'horizons. En tout amitié. Présente à Jacqueline mes hommages respectueux et dit aux petits que souvent à la messe je les nomme au Seigneur avec leur maman et leur papa.

Paul V.

Dans ses dernières lettres, datées du 5 juin et du 27 août 1967, il le félicite pour son œuvre entendue récemment, *Kekoba*, et pour la sonorisation du Pavillon du Québec. Et, dans une lettre non datée, mais écrite vers 1966, il lui demande avec insistance de recevoir, à titre de professeur au Conservatoire, un jeune musicien dont il décrit longuement le talent, afin de lui suggérer une formation technique qui lui permettrait d'améliorer ses connaissances musicales. Il s'agissait de Robert Charlebois !

### ***L'étudiant à Paris : rencontre avec le Père François Houang***

Il est une autre rencontre dont il faut maintenant parler pour saisir un autre volet de la pensée de Tremblay : c'est celle du Père François Houang qui loge au même endroit, près de l'église Saint-Eustache. Il fait sa connaissance dès son arrivée à Paris. La correspondance toute personnelle qu'ils entretiennent durant les années '60 et '70 montre bien les liens étroits qu'ils avaient établis durant le séjour parisien. C'est par les éléments biographiques, que nous résumons ici, que l'on comprend pourquoi Tremblay a plongé dans l'univers de la pensée orientale qui le conduira à entreprendre ce voyage spirituel et musical en Orient à l'été 1972, voyage qui marquera profondément sa pensée esthétique<sup>28</sup>.

D'origine chinoise, né dans la région du Yang Zi en 1911, François Houang obtient en 1932 une bourse qui lui permet d'étudier la biologie en France. Installé à Lyon, il réoriente sa formation vers la philosophie, suite à sa rencontre décisive

---

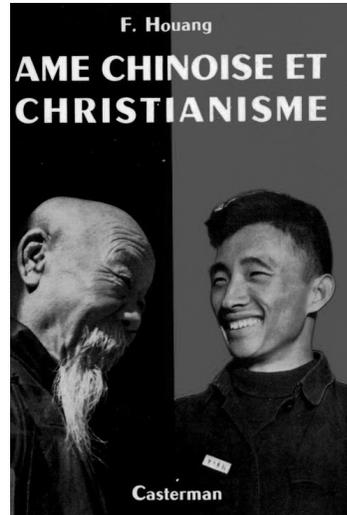
28. MARIE-THÉRÈSE LEFEBVRE, *loc. cit.*

avec Jean Wahl<sup>29</sup>. Houang est bouddhiste, mais s'intéresse à l'Église catholique. Il rencontre Henri de Lubac, installé à Lyon, fréquente les membres de l'Action catholique de la jeunesse chinoise et fait la connaissance du poète Pierre Emmanuel. Il se convertit au christianisme et est ordonné prêtre oratorien en 1952. Il est décédé en 1992. Il a consacré sa vie à faire connaître à l'Occident les valeurs culturelles et religieuses chinoises et à établir un pont entre ces deux mondes. Il en est résulté plusieurs publications dont une traduction (en collaboration avec Pierre Leyris) d'un texte de Lao-Tseu, *La Voie et sa vertu*, *Tao-tê-king*, paru au Seuil en 1949, et *Âme chinoise et Christianisme*, chez Casterman en 1957, un livre que Gilles Tremblay a vu naître lors de ses rencontres avec le chercheur chinois et qui le guidera dans sa propre quête de la pensée orientale durant son voyage d'étude à l'été 1972. Le compositeur fait allusion à cette longue amitié dans la dédicace de son œuvre *Les pierres crieront*, écrite en 1998, où il reproduit le texte d'une carte postale que lui avait fait parvenir Houang de Chine le 1<sup>er</sup> septembre 1978 :

À la mémoire de François Houang, pour l'évocation du Mont TAI, et l'amitié : « Je vis en ce moment un instant de plénitude : la fusion de mon être avec la longévité de la Chine et avec l'immensité de l'univers... et je suis heureux de communiquer cette joie avec ceux que j'aime. »

### ***Une spiritualité assumée et enchâssée dans une esthétique musicale unifiée***

Ce sont sur ces deux assises religieuses, occidentale/orientale (Vanier et Houang), que Tremblay développe un discours qui se définit autour d'un seul axe, la spiritualité/le sacré, à partir duquel s'insèrent trois éléments de son esthétique : sa conception de l'histoire, sa conception de la nature (et par ricochet sa



Le père François Houang, oratorien. Reproduction de la page couverture du livre de François Houang. <http://img184.imageshack.us/img184/5425>

29. François Houang aidera Jean Wahl (1888-1974) à trouver refuge aux États-Unis durant l'Occupation.

conception de la forme, du son et du silence)<sup>30</sup>, et finalement, son engagement citoyen, dans son temps et son milieu. Tout se tient de manière cohérente dans une seule et unique figure centrale : Gilles Tremblay est un artiste croyant.

C'est au retour de ce voyage initiatique en Orient accompli à l'été 1972, que Tremblay déclare publiquement pour la première fois son credo musical où le sacré devient musique, lors d'une conférence prononcée à l'Université de Montréal en 1973 à l'occasion des Journées universitaires de la pensée chrétienne :

Ce qui me stimule le plus dans la foi, c'est l'idée d'un Dieu créateur. Toute la création est signe de son Être et en ce sens est sacrée. Ces signes provoquent chez l'homme qui procède de la même poussée créatrice un Alléluia car il reconnaît son Créateur. Cet Alléluia devient à son tour sacré. Chant tracé, écriture de la créature, donc venant du Créateur et retournant au Créateur en un dialogue ineffable où la créature épouse à sa manière le geste du Créateur. J'y vois l'origine de tout art au sens le plus large du terme. Même si cette reconnaissance reste cachée chez certains, l'enthousiasme premier, originel, n'en reste pas moins une poussée créatrice, donc signe du Créateur. C'est pourquoi je crois que tout art a un aspect sacré authentique, qu'il soit tracé par l'homme des cavernes, celui de l'antiquité ou par l'homme contemporain, même si l'artiste se juge incroyant. Cela fait aussi partie de la foi, pour moi. J'aime assumer ce mouvement de foi, même lorsque la reconnaissance reste cachée. Dieu Créateur est aussi Amour et Verbe. À cause de cet amour, je crois à la vie éternelle et à la résurrection. Je crois également au pouvoir de transfiguration de la foi et de l'amour, au pouvoir de la communion. Autrement dit, je crois que la foi, l'amour et la communion entre les hommes ont un pouvoir de transfiguration, de transformation. Je ne crois pas à une espérance lointaine d'un monde qui ne serait que futur, que l'on attendrait patiemment dans une obscurité, dans un clair-obscur actuel. Je crois au contraire à une espérance assumée, présente à une transformation par l'amour incarné dans le présent. La fuite du présent m'apparaît comme une démission, comme le contraire même de l'Incarnation. Si je dis que je crois en un seul Dieu, on pourrait me répondre comme saint Jacques : « Tu crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu et tu fais bien, mais les démons le croient aussi et ils tremblent. Veux-tu comprendre, homme vain, que la foi, sans les œuvres, est stérile. De même que le corps sans âme est mort, ainsi la foi sans les œuvres est morte. ». Pour moi donc, il y a deux points saillants : c'est la joie de savoir qu'il y a un Dieu créateur et qu'il doit y avoir accord entre la foi et les actes ou les œuvres. Je rêve d'une expression religieuse qui de mode prophétique et intuitif, poétique, où le rationnel n'a pas le monopole de la relation, mais où la fulgurance éclaire d'un éclat nouveau les sources de notre foi. C'est pourquoi je termine ce court exposé par ces

---

30. Ces deux premiers aspects ont été étudiés dans notre article soumis aux *Cahiers de la SQRM*, *loc. cit.*

images enthousiasmantes du psalmiste : « Que les fleuves applaudissent, que les montagnes éclatent en cri de joie. »<sup>31</sup>

Il réitère ce credo l'année suivante alors que plusieurs journalistes avaient tenté, à différentes occasions, de lui faire avouer qu'il avait eu un « père spirituel » en la personne d'Olivier Messiaen. Exacerbé par cette question que lui posait encore avec insistance Jean Deschamps à l'émission *Rencontres* le 13 janvier 1974, Tremblay répondit par cet acte de foi :

Seul Dieu, créateur des étoiles, notre père à tous, est « notre » Père... On ne possède pas Dieu ... Tout l'art du monde, toute la beauté du monde ne donnera jamais Dieu. On ne conquiert pas Dieu parce que Dieu se donne. Par contre, celui qui est à l'écoute risque de saisir certaines fulgurances... Nous ne voyons pas ce grand mystère auquel je crois, nous ne voyons pas Dieu, mais toute notre vie est un acheminement vers cet endroit... La foi est un don... Cela peut paraître illuminé de parler de fulgurances, mais j'en parle comme des signes qui sont là pour nous tous. Le musicien, a des oreilles, des antennes et certains ont une plus grande sensibilité pour capter l'écho de cette grande vérité qui nous entoure... Le chrétien c'est celui qui vit une espérance, pas celle qui nous situe dans un monde ailleurs, dans le futur et qui nous permet, disons, de patienter. Au contraire, pour moi, l'espérance, c'est quelque chose qui se passe dans le présent.<sup>32</sup>

Tremblay conçoit cette espérance comme le moteur de l'engagement social. C'est parce qu'il vit cette espérance d'un monde meilleur que le chrétien doit agir « au présent » au sein de sa société. En tant que laïc au sein de l'Église.

### 3. L'artiste chrétien engagé

L'engagement citoyen, autre responsabilité chrétienne inscrite dans les Statuts de *Soli Deo*, se traduit, dans le cheminement de Gilles Tremblay, par une série de prises de position dans plusieurs secteurs de la vie politique et culturelle. Dès que ce sujet de l'engagement est abordé dans les entrevues, le compositeur commence d'abord par clarifier son propos en différenciant « l'artiste engagé » de « l'art engagé » contre lequel il s'oppose fermement. À l'hiver 1980, il écrit :

Associer art et politique est dangereux car on pense le plus souvent à un art politisé, ce qui lui est fatal, entraînant sa décadence par démission en un reniement de lui-

31. GILLES TREMBLAY, « Une reconnaissance », conférence prononcée à l'occasion des Journées universitaires de la pensée chrétienne, octobre 1973. Publiée dans : En coll. *Les mutations de la foi chrétienne*, Montréal, Fides, 1974.

32. Jean Deschamps interroge Gilles Tremblay, suivi de la diffusion de *Cantique de durées*, CBC-TV, 13 janvier 1974.

même puisqu'il est par essence expression de liberté. Il n'y a qu'à s'en référer au réalisme-socialiste pour s'en convaincre<sup>33</sup>.

Mais en tant qu'artiste engagé, le compositeur porte la responsabilité de témoigner de son temps et de dire haut et fort ce qui lui semble porter atteinte à la dignité humaine. Que ce soit dans ses réflexions sur l'identité culturelle, l'isolement du compositeur, la banalisation de notre société, la radio culturelle, l'industrie musicale ou l'écologie, Tremblay se positionne à contre-courant de certaines idées contemporaines et se porte à la défense de valeurs transcendantes.

### *L'identité culturelle*

Dans son entrevue de 1979, Maryvonne Kendergi lui rappelle la réponse qu'il avait donnée en mai 1972 à sa question « Quelle doit être l'attitude du compositeur dans le Québec d'aujourd'hui ? ». Il avait alors répondu :

La meilleure façon pour moi de rendre hommage au Québec d'aujourd'hui, est d'être le plus compétent possible, un point c'est tout. Le reste c'est de la littérature pure et simple. Se gargariser de québécoïté pourrait être une démission ou un signe de très grande pauvreté. C'est la qualité des œuvres qui fait honneur au Québec et non quelles soient québécoises ou non.

[Il ajoute à ceci en 1979] : Je n'ai rien à ajouter à cette affirmation, sinon que j'aimerais la remettre en contexte. Cette affirmation présuppose un enracinement dans un lieu qui est le pays natal. Cet enracinement est très fort pour moi et c'est ce que ne dit pas le texte de 1972. Vous parliez de conjoncture actuelle. Il faut penser aussi à la conjoncture mondiale et notre conjoncture de civilisation. Il me semble que pour le créateur, cette conjoncture amène à plusieurs réflexions. Elle peut amener à un certain découragement, donc à une démission, car la conjoncture est assez dramatique. Si on regarde la conjoncture politique de 1979, ça fait trembler (sans jeux de mot avec mon nom). Deux attitudes sont possibles : on se réfugie dans une tour d'ivoire, on se referme sur soi, ou alors on assume cette situation avec confiance que certains pourraient qualifier d'inconscience totale, mais je crois que cette confiance en l'avenir est la seule position possible. Composer pour moi est une manière d'être. C'est la raison pour laquelle je continue d'écrire. J'ai un sentiment irrationnel mais qui me semble impérieux que c'est une nécessité première que d'être davantage. Je me suis aperçu que j'étais davantage lorsque j'écrivais de la musique. Dans une conjoncture dramatique, je ne crois pas qu'un artiste puisse se cogner la tête contre le mur ou se jeter en bas de la falaise. Cela reste stérile. Je préfère cette folle confiance au désespoir. Ceci m'apparaît une véritable lumière au bout des difficultés historiques que nous vivons. Je crois qu'il faut assumer cet état historique dans lequel nous sommes, sinon l'art devient déraciné.

---

33. GILLES TREMBLAY, « Vers un choix », *Possibles*, hiver 1980, p. 121.

À l'hiver 1980, il prend position pour un Québec qui dit « oui » certes, mais qui va bien au-delà d'un choix purement politique, et inclut une large dimension humaniste teintée de valeurs chrétiennes :

La réflexion et le témoignage auxquels nous nous conviez dans le contexte politique présent, se situe précisément dans une perspective du choix. Les mots « oui/non » ne doivent pas être vidés de sens. Ici, aujourd'hui, au seuil de toutes les hypothèses, en un rêve qui peut être réel, s'accepter tels que nous sommes, accueillir avec tendresse, ce pays naissant, nôtre. Oui au choix, oui aux possibles, Oui au risque, oui à la confiance. Non à l'uniformisation, Non aux ivresses du pouvoir. Non à la tergiversation, Non à la confusion systématisée. Oui à l'accueil. Oui à l'hospitalité. Oui à l'ouverture à l'univers, à travers ce sentiment d'appartenance à une communauté. Oui à la responsabilité, oui à la clarification, Oui à l'autocritique. Non à la complaisance. Non au dessèchement du repli sur soi. Non à la suffisance. Non à l'indigence des politiques culturelles. Oui à nos racines mais non au passéisme folklorisant. Non au dirigisme culturel. Non à la négation de soi-même. Oui à la relation franche et amicale, mais non au « bon ententisme » de façade. Non à la démission. Oui à l'humour.

Notre descendance aura peut-être, à la suite des grandes migrations futures, les yeux bridés, quelquefois bleus, d'où s'esquisse une perspective merveilleuse de synthèse culturelle franco-chinoise, ne serait-ce que dans le domaine culinaire... Complémentarité des contraires. Alternance universelle. Tensions inverses, source de dynamisme fécond qui s'oppose à la stagnation des grands courants actuels vers l'uniformisation, mortellement déshumanisants. La présente démarche politique participe à ce combat, elle en est un des signes. En l'accueillant, nous dirons : oui à l'éveil...<sup>34</sup>

Quelques mois plus tard, et en réaction à la décision du Gouvernement fédéral de rapatrier la constitution sans l'accord du Québec, Tremblay refuse, pour des raisons politiques, l'Ordre du Canada. Une copie de cette lettre est publiée au journal *Le Devoir* le 5 juin 1982 :

À mon grand regret, je ne puis acquiescer à un honneur que, dans une situation normale, j'aurais accepté avec joie. Nous sommes en effet dans l'univers des symboles. Mais un symbole n'a de valeur que par le sens qu'il véhicule, et vous savez que tout créateur est lié au monde symbolique. Or, au nom même du sens des mots, de l'acte de choisir, et d'une responsabilité assumée, je me suis prononcé publiquement ces dernières années pour la prise en main du Québec par lui-même. De plus, l'automne dernier, le Gouvernement du Canada, à la suite de manœuvres qui ne font honneur à personne, rapatriait la constitution canadienne enchaînée d'une nouvelle chartre sans la signature du Québec. C'était à toute fin pratique

34. *Idem*, p. 119-120.

éliminer l'un des peuples fondateurs de ce pays. Ces faits sont bouleversants. Ils demeurent inacceptables même du point de vue d'un fédéralisme véritable, c'est-à-dire respectueux de ses composantes, Peut-on bâtir un pays civilisé et juste sur le mépris ? Vous me répondez que l'Ordre du Canada se situe au dessus des partis. J'en suis conscient. Il n'en reste pas moins que la Reine du Canada qui souveraine de l'Ordre et que le Gouverneur général qui en est le Chancelier, représentent l'État et entérinent la situation actuelle par leurs fonctions mêmes. Faire comme si les symboles n'avaient aucune importance fausse la réalité, distord le sens.

Interrogé par Jean-Philippe Trottier en 2002 qui lui demande quelle est son allégeance par rapport au Québec, il lui répond :

Vous me demandez mon allégeance alors que j'ai horreur d'être classé. J'assume cependant mes racines québécoises totalement. J'ai senti cette appartenance encore plus quand j'étais à Paris. Je fais partie d'une terre, d'un pays. Je sens ces racines de façon instinctive. À mon retour à Montréal (en 1961), j'ai compris que c'était une ville étrangère. Je n'y étais pas chez moi. C'était avant la loi 101 [...] Gaston Miron parlait du pays natal [...] Il y a chez les Québécois un très fort sens du lieu, d'une position qui se cherche encore politiquement. Comme nous avons du mal avec notre identité, à nous assumer malgré nos belles affirmations ! Nous sommes-nous vraiment débarrassés du complexe de colonisés ? Il y a comme un goût de tragédie dans ce destin, à moins que ce ne soit de parturition. J'irais encore plus loin avec l'idée de pays natal. Un pays contemplé et aimé devient natal car il engendre. Je sens que certains jeunes compositeurs ont cette conscience.<sup>35</sup>

### *L'isolement du compositeur*

Cette foi en ce pays natal ne va pas cependant sans un regard critique que pose Tremblay devant l'indifférence de la société québécoise envers ses artistes créateurs. En 1963, dans la dernière partie d'une série radiophonique consacrée à « L'Homme américain » réalisée par Fernand Ouellette, Tremblay, évoquant la situation précaire du compositeur canadien, harangue ses auditeurs sans ménagement :

Faut-il pour cela se livrer à une crise de neurasthénie collective aboutissant à une autopsie masochiste ? Nous affirmons avec force que se lamenter sur ce que nous ne sommes pas est inutile, Soyons. Cela est plus urgent. On se plaint de manquer d'oxygène ? Fabriquons-le. On se plaint de l'incompréhension du public ? Façon-nons-le. Les organisateurs de concert ont une éducation limitée et de mauvais goût ? Organisons nos propres concerts. Les cadres ne sont pas à notre mesure ? Construisons-en de nouveaux. Les critiques parlent de divorce entre public et créateur ? Ils méprisent les deux et sous-estiment le public, surtout celui des milieux populaires

---

35. JEAN-PHILIPPE TROTTIER, *loc.cit.*, p. 31-32.

beaucoup plus sensible à la poésie et à l'art qu'on ne le pense généralement... On se plaint de la laideur qui nous entoure ? Allons contempler la nature.

Mais près de trente ans plus tard, le discours qu'il prononce le 28 octobre 1991 lors de la réception du Prix du Québec (Prix Denise-Pelletier) porte des traces de désenchantement. Il profite de cette occasion pour manifester son engagement auprès de ses collègues :

C'est à un compositeur qu'échoit cette année ce prix destiné aux arts d'interprétation et ce choix a valeur de symbole puisque la composition est antérieure à l'interprétation. Il est témoignage envers l'exploration, l'invention, la découverte, envers une démarche faite de risque, de gratuité, de succès non assuré, souvent à contre-courant, mais chargée d'une nécessité impérieuse. Cette démarche faite à la fois d'intuition et de science est partagée avec tous ceux qui cherchent : savants, artistes, poètes, et avec tout ce qu'il y a de savants, d'artistes et de poètes en chacun de nous – d'où l'aspect collectif du geste individuel – dans une perspective de communion, amorcée par l'émerveillement, l'étonnement premier : à l'instar de l'enfant.

Puisqu'il y a symbole, je le partage avec tous mes collègues et amis compositeurs, des aînés aux plus jeunes, dont la situation est non seulement difficile mais précaire. Ne serions-nous pas devenus des bélugas culturels ? Considérant ce symbole comme un signe prometteur, j'invite du même souffle le gouvernement du Québec à combler un vide inexplicable en matière d'aide à la composition musicale, sous forme, entre autres, de commandes d'œuvres. À ce moment historique où de nouvelles responsabilités s'offrent à l'avenir du Québec et quelles qu'en soient les voies, je me permets de souligner l'urgence d'une véritable priorité à la culture, non pas comme supplément ornemental, mais comme partie intégrante et essentielle de la vie. L'économie prendrait ainsi un sens élargi et renouvelé où l'esprit, le non quantifiable, le non mesurable, et le qualitatif engendreraient non seulement un espace, mais un espace respirable, pierre de touche d'une société vivante et féconde<sup>36</sup>.

Quelques années plus tard, à l'occasion d'une longue entrevue radiophonique avec le compositeur Jean Lesage les 10, 11 et 12 février 1997 (Radio-Canada), il défend avec une conviction profonde la place que devrait occuper le compositeur dans une société plus humaine :

Le rouleau compresseur de la banalisation généralisée menace beaucoup notre planète actuellement. Nous sommes, en tant que compositeurs, extrêmement marginalisés. Nous sommes au bord de la marge, et un peu plus loin, on tombe dans l'abîme, nous n'existons plus. Mais cela ne veut pas dire que sa place est moins importante, au contraire. Elle est peut-être même plus importante que lorsque cette place est reconnue. Car le compositeur qui est au bord de cette marge est celui qui,

36. Discours reproduit dans la revue *Circuit*, 5, 1 (1994), p. 61.

bien qu'oublié, garde cette flamme sacrée, essentielle, qui cache dans la fragilité du chant une force énorme. On peut l'écartier, mais aucune force ne peut la supprimer.

Chez Tremblay, l'explication qu'il fournit devant le paradoxe qu'il observe de la présence d'un nombre croissant de compositeurs agissant au sein d'une société indifférente, ne peut se comprendre qu'à l'aune d'une pensée chrétienne qui l'habite et qui le conduit à agir, malgré ce constat, dans une espérance « au présent » d'un monde meilleur, d'un monde mieux éclairé par ses créateurs. C'est cette foi en l'avenir le conduit à témoigner en faveur d'une espérance lucide :

Être compositeur à notre époque n'est pas valorisé du tout, mais il y en a toujours qui viennent et qui malgré cela continuent. Je trouve que cela est une merveille parce que cela veut dire que quelque soit la sécheresse des civilisations dans lesquelles nous vivons, il y a toujours cette source d'eau vive qui se manifeste par des gens qui font de la musique, qui inventent de la musique. On parlait tout à l'heure de banalisation généralisée, de ce qui nous angoisse dans notre civilisation actuelle très matérialiste. La mondialisation par exemple, telle qu'elle se produit actuellement, contrôlé par la haute finance et les multinationales est une catastrophe. Si on regarde tout ça, c'est des éléments desséchants. Et malgré ça, il y a des gens qui avancent, sont remplis de vitalité et sont près d'une source d'eau vive. Cela signifie qu'il y a une source de vie contre laquelle on ne peut rien et c'est très encourageant. Cela donne beaucoup d'espoir.<sup>37</sup>

### ***Regards sur la société actuelle***

Lors d'une enquête proposée par le journal *Le Devoir* sous le titre : « Avez-vous vécu 1984 ? » Tremblay répond par une critique de la situation actuelle doublée, encore une fois, d'un appel à l'espérance, l'une des trois vertus théologiques, rappelons-le, à la base de l'action chrétienne et dont on discutait l'importance dans les regroupements catholiques tout comme à *Soli Deo*.

La situation du monde porte souvent les noms de massacre, guerre, course aux armements, chômage, famine, assassinat, triomphe de la force brutale, mépris du faible, pollution de la nature, nivellement des forces vives par une croissance inquiétante des bureaucraties, absence de fonds consacrés à la recherche et à la création. Cette série noire pourrait s'allonger. C'est essentiellement elle que reflète l'information, jusqu'à la banalisation, elle-même symptomatique d'un drame porteur d'insensibilité, évacuateur de l'humain.

Toutefois, à travers cette désolation, les signes d'espoir ne manquent pas. Je pense en particulier aux moments extraordinaires de la visite de Jean-Paul II, de conscience et de tendresse donnée et reçue, d'éclosion de corolles en forme de mains d'enfants,

---

37. JEAN-PAUL BATAILLE, entretien radiophonique, *loc.cit.*

beauté ineffable dans la façon de clamer le mot « vivant », Dans le domaine musical, la récente visite de Miguel Estella, merveilleux pianiste argentin libéré de prison grâce aux pressions internationales, et fondateur du mouvement « musique-espérance », prend un sens prophétique par l'association de ces deux mots à ce moment-ci. Il y a tant de démissions, de l'à-quoi-bon, jusqu'aux nouvelles esthétiques d'un néo-conservatisme aux nostalgies fort peu dynamiques...

À cause même du drame de notre époque, mais aussi des étincelles qui en ponctuent la nuit, porteuses de la promesse de la chaleur, une sorte d'urgence s'impose, aussi impérieuse qu'irrationnelle : la nécessité essentielle d'écrire, de participer ainsi au rythme, celui qui est cohésion de l'univers, comme le tenant ensemble, de la molécule aux étoiles, en passant par le cycle des saisons et le battement du cœur, comme si ce rythme était le porteur palpitant du jaillissement premier jusqu'aux berges du présent. Geste du Créateur. Au cœur du drame, la fragilité du chant est sa force même, aux confins du silence. Dans la nuit, de Calcuta à Montréal, des mains assistent le mourant, reçoivent le naissant, porteuses de vie. Milliers de gestes discrets, autant d'étincelles<sup>38</sup>.

Il y revient encore en 2003, cette fois sous forme d'appel aux valeurs transcendantes et, telle cette voix qui crie dans le désert, Tremblay maintient, contre vents et marées, une réflexion spirituelle présente depuis ses premières rencontres avec le Père Vanier :

C'est une chose que l'on sent, du moins moi je la sens profondément à notre époque. Nous avons l'impression d'assister, avec le conditionnement, entre autres, des médias, mais aussi nos systèmes nivelant, à une difficulté croissante dans l'épanouissement de l'homme, de chacun des hommes. On arrive à cette idée de banalisation généralisée et je me suis toujours dit que c'est peut-être un des rôles principaux de l'artiste que d'aller à un total contre-courant, une lutte à finir contre cette banalisation qui est mortelle. Une des choses qui me donne le plus d'énergie pour écrire, c'est que j'ai une espèce d'éclair de conscience que ce que je vais faire est absolument nécessaire. C'est un peu fou parce que finalement ma musique n'est pas tellement répandue mais peu importe, même s'il n'y qu'un seul auditeur quelque part, c'est extrêmement important, parce que ça va dans le sens de la vie et non pas de l'uniformisation et encore pire cette banalisation où le vocabulaire universel s'appauvrit. Il y a des langues qui disparaissent. Il y a des espèces animales, on s'en préoccupe beaucoup, enfin tous les « verts », avec raison, se préoccupent beaucoup des espèces animales, végétales, qui disparaissent. La qualité de l'eau c'est très important, mais il y a également des langues qui disparaissent. Chaque fois qu'une langue disparaît, c'est notre patrimoine humain dans son ensemble qui en est appauvri. Si nous

38. GILLES TREMBLAY, « La fragilité du chant est sa force même », *Le Devoir*, 13 novembre 1984, reproduit dans la revue *Circuit*, 5, 1 (1994), p. 22.

arrivions un jour à n'avoir qu'une seule langue, un seul esperanto pour tout le monde par exemple, je crois que l'intelligence globale en serait très appauvrie.<sup>39</sup>

### *La radio culturelle*

Gilles Tremblay prend part au débat initié par Jean Larose et auquel ont participé plusieurs intellectuels, sur la transformation de la radio culturelle de Radio-Canada en un « Espace musique » banalisé. Il envoie cette lettre dont voici un extrait au journal *Le Devoir* le 19 juillet 2002 :

Ces décisions sont adoptées prétendument dans l'intérêt du public, en catimini, donc en méprisant ce même public, comme si les décideurs savaient ce qui est bon pour le public à la place de celui-ci. Et c'est cela qui est une imposture, comme le dit si bien Jean Larose. En effet, le public a le droit de connaître tout art existant : il n'y a ni beauté ni réflexions réservées. C'est le public qui, avec le temps, doit faire son choix, pas le goût des décideurs en place. L'art, comme la vérité et toute lampe qui éclaire, ne doit pas être mis sous le boisseau ni caché<sup>40</sup>. Oui, la communication et la réflexion sont une question d'éthique qui ne doit pas dépendre du seul critère de la cote d'écoute.

### *L'industrie musicale*

Commentant les effets pervers de la « musak » lors d'une entrevue à l'émission radiophonique « Du rock au baroque » le 22 juillet 1972, il affirme :

Ce qui me choque de cette musak, c'est qu'elle est une profanation, non pas de l'art, mais de l'homme. Elle atteint à sa liberté. Il est d'ailleurs très difficile d'étudier ce phénomène sans déborder sur le politique puisque l'on touche ici à l'essence même de la démocratie de notre pays. La fausse pudeur de paraître sentimental nous privera-t-elle de ressentir et de nous nourrir au potentiel poétique d'un fleuve concert, de neiges sculptées par le vent, d'aurores boréales, de fraternité humaine ? Laissons monologuer les pessimistes et agissons, car le seul levier qui aura historiquement raison de l'inertie, c'est la création, même véhémence.

Interrogé sur la révolution sonore durant l'émission radiophonique *Actuelles* le 5 décembre 1980, il pose un regard critique sur l'amplification à outrance de certaines musiques :

Je vois une relation très intense entre les phénomènes d'amplification et l'expression d'un monde très impérialiste. L'amplification n'amplifie nullement la qualité mais uniquement la quantité. Elle est gratuite, assourdissante et devient oppressante.

39. JEAN-PAUL BATAILLE, entretien radiophonique, *loc. cit.*

40. Une des nombreuses paraphrases des textes de la Bible qui parsèment les écrits de Tremblay.

C'est un pouvoir qui écrase. Plus on est intoxiqué et plus on a besoin de cette oppression. Cette dépendance du pouvoir sonore est une forme d'aberration.

### *L'écologie*

Gilles Tremblay explique à Georges Nicholson lors d'une entrevue les 6 et 13 octobre 2002 l'origine du titre de son œuvre « Les pierres crieront » composée en 1998.

Le titre est une image très forte. J'avais lu cette phrase plusieurs fois, mais je ne m'y étais jamais arrêté parce qu'elle est située dans le courant d'un texte, le récit de la Passion par saint Luc. Les Pharisiens demandent à Jésus de faire taire ses disciples, et il répond : « Si eux se taisent, les pierres crieront<sup>41</sup> ». Le jour où j'ai découvert cette parole, j'ai senti qu'elle s'adressait à notre époque. C'est une parole directement lancée pour nous, après plus de vingt siècles, parce qu'on est à un moment où la terre est souffrante, malmenée. On voit ce qui se passe au point de vue écologique. Les pays ont du mal à respecter l'accord de Kyoto. On dépense des milliards pour la guerre alors qu'il suffirait d'une fraction de ces sommes pour résoudre les plus grands problèmes de la pauvreté et de la pollution. « Les pierres crieront », c'est un peu une image de tout cela. Les pierres souffrent et il n'y a rien de plus silencieux qu'une pierre. Jésus-Christ a trouvé cette image géniale.

Tout, dans les propos de Tremblay, respire la transcendance, le sacré, l'humanisme chrétien. Il appartient à cette double génération des années trente et quarante marquée par le mouvement laïque chrétien, sous le signe de la foi et de l'engagement. On ne saurait donc être étonné de la parenté d'esprit et de la fraternité qui unissent le compositeur Gilles Tremblay et le syndicaliste et écrivain Pierre Vadeboncoeur.

C'est par la publication de la récente correspondance<sup>42</sup> entre deux « anciens » du collègue Brébeuf que nous aimerions terminer cette analyse des fondements de la pensée esthétique de Gilles Tremblay, fermant ainsi la boucle d'une époque révolue où foi et engagement ont marqué l'action de plusieurs intellectuels et artistes québécois dans ces débuts du mouvement laïque au Québec.

Pierre Vadeboncoeur, qui nous a quittés il y a quelques mois, avait fréquenté le collègue<sup>43</sup>, période au cours de laquelle il a écrit de nombreux articles dans la

41. Luc XIX, 40.

42. Nous remercions Marie Vadeboncoeur et Joëlle Tremblay de nous avoir permis de publier cette correspondance inédite.

43. Vadeboncoeur quitte le collègue Brébeuf en 1938 « sous prétexte qu'il était trop curieux philosophiquement » et termine ses études classiques au collègue Sainte-Marie en 1940. ANDRÉ MAJOR, *Un homme libre : Pierre Vadeboncoeur*, Montréal, Leméac, 1974, p. 16.



Deux anciens de Brébeuf se rencontrent cinquante ans plus tard : Gilles Tremblay et Pierre Vadeboncoeur lors de l'inauguration du monument Émile-Nelligan au Carré Saint-Louis, à Montréal, le 7 juin 2005. (Reproduite avec l'autorisation de la photographe Josée Lambert).

revue étudiante *Le Brébeuf*. Le premier de ces articles était d'ailleurs consacré à la musique et à son importance dans sa vie de collégien<sup>44</sup>. Il eut comme professeur François Hertel, alors jeune jésuite. De douze ans l'aîné de Tremblay, il reçut son diplôme en 1940 et poursuivit des études en droit. Tous deux se connaissaient mutuellement par leurs œuvres, et ils se sont rencontrés en 2000 alors que Tremblay siégeait sur le jury du Prix Serge-Garant de la Fondation Émile-Nelligan. Vadeboncoeur, qui en avait été le président durant de nombreuses années, en demeurait toujours l'âme et continuait de participer aux diverses activités. Ils ont par la suite maintenu une relation amicale dont on trouve la trace dans cet échange épistolaire où Tremblay lui fait part de ses observations à la lecture de ses textes.

44. La référence à la musique classique est présente dans plusieurs de ses essais. On en retrouve la trace dans l'un de ses textes intitulé « Musique », publié dans l'étude d'ANDRÉ MAJOR, *op. cit.* p. 109. Il écrit : « Je me sers de la musique classique comme d'une des rares clefs qui subsistent encore pour rentrer dans le royaume de l'âme, et non seulement pour y entrer, mais pour y suivre des indications soutenues, dont il n'y a plus guère d'exemples dans le monde actuel. Penser avec le cœur, penser avec l'âme : cette forme de pensée est disparue du monde. »

Échange où l'on sent poindre, à mots à peine couverts, une inquiétude bien différente, cette fois, de celle qui avait motivé leur engagement au début de leur carrière, observant la banalisation de la pensée, l'inculture et la détérioration du paysage culturel.<sup>45</sup>

[fin novembre 2000]

Cher Pierre,

L'envoi de cette photo prise lors du Prix Serge-Garant me donne l'occasion de vous dire que, ayant connu l'écrivain avant la personne, c'est la personne en l'écrivain qui m'a étonné. Pour penser *Le bonheur excessif* [1992] ou *L'absence* [1985], il fallait accepter le rare et l'unique, et avoir le goût d'en témoigner, du moins de l'écrire. Merci. C'est un autre registre (et même plusieurs autres registres) qu'aborde *L'humanité improvisée* [2000], à la fois éloge de l'amitié et de l'authenticité (Miron) face au n'importe quoi du postmodernisme réchauffé à un Refus Global sans l'esprit de Borduas, donc désuet, devenu conformisme de l'anticonformisme. Merci encore. Veuillez transmettre mes hommages à votre épouse, et, à vous, tous mes vœux dans les sources inspirantes.

Amicalement, Gilles Tremblay.

Le 11 décembre 2000,

Cher ami,

Excusez le retard. Il est imputable à mille détails quotidiens dont j'ai dû m'acquitter à la hâte ces derniers temps. Mais, me voici pour vous remercier de la photo où cependant je laisse un peu trop à désirer si je puis dire (ce n'est pas la faute du photographe). Et merci pour votre mot bienveillant au sujet de mon livre qui, d'après ce qu'on me dit, suscite quelque intérêt. Vous savez, les gens, maintenant, sont inquiets du climat régnant et sont à l'écoute d'un langage qui remettrait en cause le fameux postmodernisme. Je vous fais mes vœux les meilleurs et les plus sincères pour le Nouvel An, que je vous prie de transmettre aussi de ma part à Mme Tremblay et je vous assure de ma profonde amitié.

Pierre Vadeboncoeur.

---

45. Cette lecture de la société postmoderne actuelle est particulièrement évidente dans les essais publiés par Vadeboncoeur chez l'Hexagone en 1983 : *Trois essais sur l'insignifiance* et *Les deux royaumes*, où dans le dernier chapitre « Ce que je leur dirais », il écrit (p. 221) : *Quand je regarde les enfants, je me demande avec inquiétude, dans la société spirituellement odieuse où ils vont entrer : qui sera là pour émouvoir leur âme ?*

Le 19 décembre [2003]

Cher Pierre,

« ÇA »<sup>46</sup> → Nihilisme, négation du réel, rejet de « monde » ?

→ Mysticisme, poésie, plus que réels ?

L'incapacité d'aimer est une hypothèse, mais elle ne me convainc que difficilement. Et puis, à travers toutes ces batailles, il y a la beauté, comme sauvage, affreuse mais réelle, fascinante. Cet arrêt soudain est-il le fruit d'une insupportable souffrance ou d'une décision aux apparences froides, comme pour ne pas tomber dans un gouffre.

Vous voyez, j'ai littéralement dévoré *Le pas de l'aventurier*, pas si bien emboîté de votre essai. J'ai été ému par la dernière partie car on sent comme l'amour et la compassion quasi paternelle que Pierre Vadeboncoeur a pour Rimbaud qui transcende tout dans l'essentiel... J'espère que nous aurons l'occasion de reparler de tout cela, ou de nous taire simplement devant « ÇA ». En bref, je voulais simplement vous dire MERCI. Et j'en profite pour vous souhaitez, ainsi qu'à votre épouse, tout l'espoir de la Nativité.

Gilles Tremblay.

Le 6 décembre 2003

Cher Gilles,

Grand merci d'avoir pris la peine de m'écrire quelque chose au sujet de mon livre tout environné de silence indifférent. C'est un livre qui m'est arrivé comme un accident ; je me suis trouvé, sans cause, dans un autre rôle que d'ordinaire. Tous les livres que j'avais faits jusque là étaient précédés d'un certain sentiment de nécessité ou d'un dessein. Voilà, j'ai fait un livre sans dessein ! Mais, tout au long, j'ai reçu des encouragements mêlés de conseils et d'indications : Gilles Marcotte, François Ricard, Yvon Rivard. Je ne voulais pas dire de sottises, donc, je prenais des précautions. Chemin faisant, force m'a été de prendre un point de vue assez particulier, celui que tendaient à m'imposer l'homme et l'œuvre, malgré lui, et peut-être malgré moi, ce qui n'est pas aussi sûr, car je ne prends pas Rimbaud forcément au sérieux ; j'entends que ce génie me paraît avoir quelque chose de cynique, d'indifférent, de méprisant, de supérieur, d'aristocratique, de dur. Si vous avez remarqué, le mot *démystification*, en italiques, a surgi de lui-même, quelque part, sous ma plume. Rimbaud libre, souverain, sans attaches, sans attachement, était-il au-dessus de ce tout qu'il appelle « ÇA » au point où, après avoir pratiqué la mystification, il

46. PIERRE VADEBONCOEUR, *Le pas de l'aventurier*, (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003), est un essai sur Rimbaud, inspiré d'une phrase de ce dernier : « Je ne m'occupe plus de ça » (la poésie).

aurait choisi de faire le contraire, gratuitement, pour renvoyer tout le mode qui prenait encore tout « ÇA » au sérieux ? En tout cas, « amour » et « compassion paternelle » envers Rimbaud de ma part est pauvre illusion de la vôtre. Aussi, mon livre n'est-il pas tant un livre sur ce poète que sur l'extraordinaire dédain qu'il a manifesté et qui était sans doute déjà dans son caractère. Ce qui ne l'empêche pas d'être un génie, d'avoir des intuitions abyssales, d'avoir vécu et senti avec violence, d'avoir connu l'indifférence avec la même force, et littérairement d'avoir écrit des choses, des pages, des passages qui le placent parmi les plus grands esprits. On n'en a jamais fini avec lui, dans aucune direction, je pense, et moi, par exemple, dans mes suppositions sur son mépris. Mais, de mon livre, on peut faire aussi l'usage qu'on veut. Le vôtre m'est un peu trop avantageux, peut-être, mais le moyen de savoir ? Au plaisir de vous revoir. Toutes mes amitiés.

Pierre Vadeboncoeur.

Le 2 janvier 2006

Cher Pierre,

Votre livre *Essai sur la croyance et l'incroyance* [2005] m'a un peu surpris au début. Le mot « personnalité » me décevait, trop volatil par rapport à « personne ». C'était ma perception. Cependant, plus j'avais dans la lecture, plus je trouvais les différents angles des 10 chapitres passionnants et plus vous m'avez ému. Non seulement il y avait le côté très dense de certaines phrases, quasi lapidaires, mais aussi votre courage vis-à-vis du jugement du MONDE, votre liberté et votre passion pour la vérité.

Votre glose sur Beethoven est une des plus belles qui soient. J'aime l'idée que ses exagérations et ses démesures sont échos telluriques entendus à ce qui nous dépasse, touchant à l'infini. Votre texte sur l'impiété est audacieux. Qui ose parler aujourd'hui de tel sujet ? Vous l'avez fait, et avec profondeur, merci. « L'art, fut-il noir, ne s'accommode que de la joie et cette leçon est éternelle. On y est dans le salut, même quand on est chez Goya ». Malgré Nancy Houston, il me semble qu'il y a une certaine joie (même rageuse) dans les vitupérations de Thomas Bernhard (amour-haine de Vienne, entre autres, dans *Maîtres anciens*).

Page 154 (6<sup>e</sup> ligne). Je ne suis pas d'accord avec « peut-être ». Il s'agit du même Dieu, mais « incarnatus est », ce que l'Islam ne peut accepter.

« Croire, ne n'est pas nécessairement croire, c'est aspirer ». Magnifique ! Car il y a une resplendissante relation entre aspirer et aimer.

Mille mercis pour avoir écrit un tel témoignage et acceptez tous mes vœux d'aspiration-inspiration pour cette année nouvelle, à vous, à votre épouse, aux vôtres, Jacqueline se joint à moi pour vous les souhaiter aussi.

Gilles Tremblay.

Le 11 janvier 2006

Cher Gilles,

C'est très aimable à vous de m'avoir écrit une lettre à propos de *Croyance et incroyance*. Vous savez, c'était pour moi comme circuler dans ma forêt. Une recherche, ou encore une volonté de tendre, selon mon désir, disons vers Dieu. Mais traduire en idées une expérience même liminaire mais réelle de ces confins est une opération difficile, surtout pour le lecteur. Ce livre a fait que me voilà maintenant un peu plus proche de mon objet.

Du courage ? Aucun courage, soyez-en persuadé. Le fait n'en demandait aucun.

Impiété. C'est curieux, mais une notion pareille se rapporte à quelque chose de simplement humain, peu importe ce que l'on révère. Mais le mot a sauté dès que la religion eut cessé d'en cautionner l'usage.

Page 154, 6<sup>e</sup> ligne : je ne me rappelle plus pourquoi j'ai écrit « peut-être ». Car enfin, il est certain que le Dieu des chrétiens est caché tout autant que celui des Juifs.

Quant au « professeurs de désespoir », quels que soient leurs talents, je les ai écartés d'un geste, je m'en suis débarrassé comme un artiste fait d'une école qui le précède, ainsi que je l'explique. Je n'ai pas à tenir compte d'eux, je ne suis pas un comptable... Prenez n'importe quel spirituel : pourquoi s'embarrasser de tous les débats du monde ? Quant à ceux-là (Cioran et cie), dans mon histoire personnelle, je ne leur dois rien. C'est tout. Et même, à chaque fois que je me suis le moins tourné vers eux, Cioran, par exemple, ou Kundera, ma réaction, immanquable, était de fuir : je ne les supporte pas. Pas besoin d'eux plus que Claudel n'avait besoin de Voltaire... Mes amitiés et mes vœux, à Mme Tremblay autant qu'à vous-même.

Pierre Vadeboncoeur.

## Conclusion

Rarement aura-t-on vu une telle convergence entre un musicien et un penseur, aux parcours si différents et pourtant d'une parenté spirituelle si proche. Chacun, à sa manière, a témoigné publiquement de sa foi et de cette quête de transcendance. À travers la banalisation de la pensée, l'inculture d'une société qui a fait table rase du passé et la « déspiritualisation »<sup>47</sup> de l'homme postmoderne, leur voix n'a cessé de se faire entendre. Car, s'ils s'étaient tus, les pierres auraient alors crié.



---

47. Expression utilisée par Pierre Vadeboncoeur dans *Les deux royaumes*, p. 29.